



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijk en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

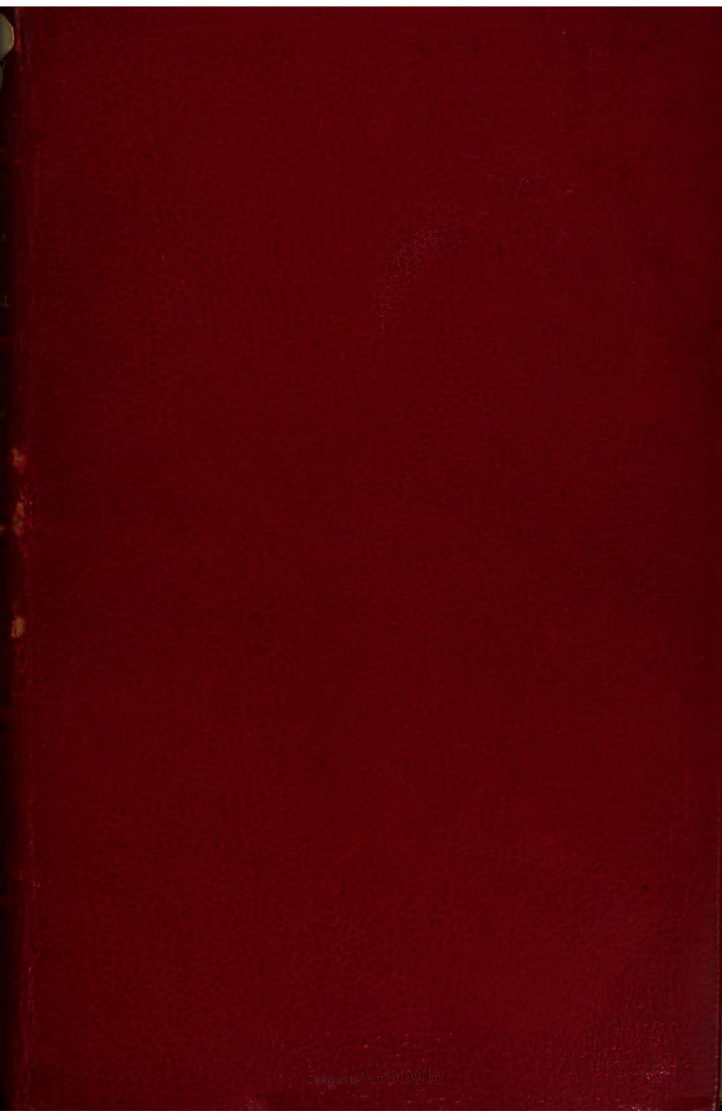
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

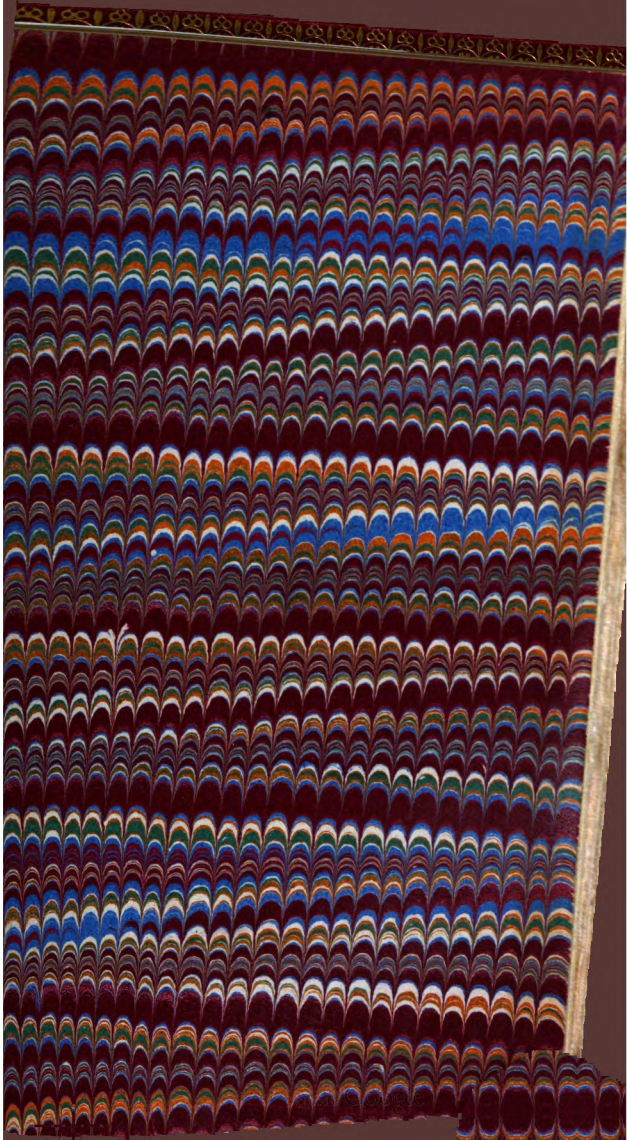
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Edison says we all have
the same kind of
the same kind of
the same kind of

1568 / 9147.

ÉTUDES
POÉTIQUES

DE JENNEVAL,

TUÉ A LIERRE, LE 18 OCTOBRE 1830;

Dédiées à ses frères d'armes,

Par sa Mère.

BRUXELLES.

CHEZ MADAME JENNEVAL,

RUE D'AREMBERG, N° 24;

ET CHEZ LAURENT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PLACE DE LOUVAIN, N. 7.

1831.

ÉTUDES POÉTIQUES

DE JENNEVAL.



ÉTUDES
POÉTIQUES

DE JENNEVAL,

TUÉ A LIÈGE, LE 18 OCTOBRE 1830;

Dédiées à ses frères d'armes,

Par sa Mère.

BRUXELLES.

CHEZ MADAME JENNEVAL,

RUE D'ARENBERG, N° 24;

ET CHEZ LAURENT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PLACE DE LOUVAIN, N. 7.

1831.





JENNIVA L.

NOTICE

SUR

ALEXANDRE JENNEVAL,

(LOUIS-HYPPOLITE-ALEXANDRE DECHEZ),

Eue' à Lierre le 18 octobre 1830.

J'offre, en septembre 1831, aux compagnons d'armes de mon fils Jenneval, les chansons qu'en septembre 1830, il improvisait au milieu des barricades; et pour satisfaire à une demande qui m'a souvent été répétée, je joins aux *Brabançonnnes* quelques études poétiques par lesquelles il se préparait à de plus graves compositions.

C'est ainsi que je célèbre le premier anniversaire de cette glorieuse révolution belge, qu'il m'est impossible toutefois de ne pas dé-

plorer comme mère , puisqu'elle m'a privée d'un fils d'autant plus cher à ma tendresse , qu'ayant lutté deux ans (de 1826 à 1828) pour l'arracher à une maladie cruelle , je puis justement penser lui avoir donné deux fois la vie.

Jenneval était né à Lyon en janvier 1803. Je l'amenai dès l'âge de onze ans à Paris , où il fit ses études avec distinction. Quand elles furent terminées , un riche banquier , dont le fils avait été condisciple du mien , me le demanda pour être employé dans sa maison. Jenneval y travailla deux ans ; mais la mort subite de son protecteur lui ayant enlevé les chances de fortune qu'il courait , moins par goût que par obéissance aux vœux de sa famille , il se livra presque aussitôt à son irrésistible passion pour les arts.

La littérature ou la peinture auraient pu également lui donner les moyens de se procurer une existence honorable , mais il préféra l'imitation dramatique , soit par impatience d'atteindre plus vite le but , soit par une de ces préférences dont le cœur de l'artiste garde à jamais le secret.

Un voyage qu'il fit en Corse en 1824, dans l'espérance d'y débiter sur le théâtre d'Ajaccio, n'ayant eu d'autres résultats que de lui apprendre à lutter contre les misères et les difficultés de la vie, Jenneval revint à Marseille où ses premiers débuts sérieux se firent aux applaudissemens du public, qui les lui continua pendant deux ans avec une chaleur, une bienveillance dont mon fils a porté un tendre et respectueux souvenir au tombeau.

Mais ces applaudissemens, que Jenneval avait le bon esprit de ne recevoir qu'à titre d'encouragemens, lui donnèrent une fièvre de travail qui lésa son organisation naturellement forte, au point que, pendant longtemps, la médecine désespéra de le rendre jamais à la santé. Ce fut aux soins de l'illustre Broussais et du jeune docteur de Vergie que mon fils dut sa guérison, et moi le bonheur d'être mère trois ans de plus. Grâce leur en soient rendues, et puissent-ils trouver dans cet hommage de ma reconnaissance quelque chose qui plaise à leur cœur!

Bien que Jenneval ait figuré sur la liste

des acteurs de l'Odéon, quoique même il y ait joué quelques rôles, il faut retrancher de son âge dramatique les deux ans qu'il passa à ce théâtre. Ce ne fut que vers l'automne de 1828, qu'un peu de forces revenant seconder son zèle, il s'engagea à Lille pour la fin de la saison. Je puis dire, sans crainte d'être démentie, que là il obtint des succès non moins flatteurs que ceux de Marseille, et qu'il fut accompagné par les regrets et les vœux de tous les Lillois, en venant à Bruxelles, où il a laissé cette glorieuse mémoire, triste et chère consolation de son frère et de sa mère.

Jenneval avait à cette époque 25 ans à peu près; mais affaibli, amoindri qu'il était par de si longues souffrances, il avait l'air peu capable de porter le poids d'un emploi important. Qu'on ajoute à cet inconvénient celui de succéder à un acteur, homme fait, justement regretté du public, et l'on comprendra combien dut être lourde pour lui l'épreuve des débuts sur un théâtre tel que celui de Bruxelles. Toutefois il obtint un succès satisfaisant. On espéra de lui, il prit con-

fiance et travailla, sans néanmoins brusquer le progrès, averti par l'expérience qu'on tombe avant d'arriver au but, en cherchant à le toucher trop vite. Ce ne fut donc que vers la fin de l'année théâtrale qu'il aborda les grands rôles et donna l'essor à ses moyens. Et de ce moment, jusqu'à celui, hélas ! où je l'ai perdu, Jenneval ne cessa de gagner comme acteur et comme citoyen dans l'estime et dans l'amitié de tous ceux qui le voyaient marcher d'un pas si ferme dans la carrière des arts et de l'honneur.

Les forces du corps avaient rendu l'énergie à celles de l'esprit : il est facile de s'en apercevoir au ton des pièces qui porte la date la plus récente, notamment *le Spectre*, et *le Grec à son coursier*, où la plus mâle vigueur éclate : car il ne faut pas juger Jenneval sur des chansons politiques improvisées au corps de garde, et qui n'ont pour mérite que d'être la fidèle expression des sentimens populaires. Mon fils avait la noble ambition de porter un jour la double couronne d'artiste et de poète dramatiques, et tous ceux qui ont pu pénétrer dans l'intimité de sa pensée

vive et profonde, savent que cette ambition n'était point exagérée.

Jenneval, sans être d'une haute stature, avait une taille suffisante (5 p. 3 p. environ) pour aborder toute espèce de rôles. Sa voix bien timbrée, portant sur une grande échelle de tons, réunissait la force à la douceur. Grâce à ces dons physiques, il jouait avec un égal succès les rôles qui exigent une jeunesse presque enfantine et ceux qui demandent de l'énergie et de l'éclat. Sa chaleur, toujours vraie, ne se manifestait jamais par des cris, par des trépignemens : il s'exprimait chaudement parce qu'il sentait vivement. Tous ceux qui l'ont vu se rappellent avec quelle grâce sans afféterie, quel aplomb sans pesanteur, il marchait, parlait, gesticulait. Son sourire était plein de finesse, et prenait dans les scènes d'amour un caractère de tendresse chaste, qui ne peut venir que d'une âme bien née. Encore deux ans de travail et Jenneval était un artiste consommé ! il est même juste de dire que la manière dont il a créé à Bruxelles le rôle de Néron (de *la Fête de Néron*, de Soumet) était digne des maîtres. Le

public Bruxellois aime peu la tragédie en général, surtout la tragédie moderne; il se plaît à des émotions plus douces. Cependant *la Fête de Néron* fut donnée huit fois en un assez court espace de temps, et Jenneval eut sa bonne part dans ce succès inaccoutumé.

Nous voici arrivés à l'époque de la révolution. Que dirai-je que tout le monde ne sache? Jenneval s'était dévoué de cœur à la cause belge, qu'il ne séparait point de la cause française. Je le connaissais trop pour lui conseiller de s'éloigner au moment du danger, et de ne pas combattre au premier rang quand le Hollandais attaqua la ville. Ce fut pendant les quatre journées qu'il composa la deuxième *Brabançonne* qui fut et restera la Marseillaise de la Belgique. L'ennemi était en fuite, je crus mon cher Jenneval à l'abri du péril; je me trompais, sa mort ne fut reculée que pour être plus glorieuse.

Cependant, l'avouerai-je? un événement qui aurait dû me rassurer fit naître en moi un pressentiment funeste : je parle de l'arrivée de mon fils aîné, M. de Lamarche, accouru de Paris au premier bruit de l'attaque

de Bruxelles. Moi, qui aimais tant à voir ensemble mes deux enfans, qu'unissait une si tendre sympathie, malgré une grande distance d'âge, malgré la différence du sang paternel, je frémis en songeant que je mettais ainsi toute ma famille en jeu dans cette terrible partie, et je ne sais quoi m'avertissait que je serais forcée de m'estimer heureuse si j'en sauvais la moitié...

C'était le 14 octobre au soir : Jenneval me prévint qu'il partait avec M. Frédéric de Mérode, comme lui volontaire dans les chasseurs Chasteler. Ce ne devait être, me dit-il, qu'une promenade militaire. Je fis néanmoins beaucoup de difficultés pour le laisser partir. La compagnie ne marche pas, lui répondis-je, tu en as assez fait pour l'honneur et pour la liberté, reste, je t'en prie. Il me répéta que ce n'était qu'une promenade, Mérode l'affirmait aussi. Ce fut pour tous deux le voyage éternel !

En vain, pour calmer mes angoisses, je me rappelais que Jenneval était avec Niellon (aujourd'hui général) son ancien et fidèle ami, avec Frédéric de Mérode qui ne lui

était pas moins attaché, quoiquedepuis moins long-temps. Depuis trois jours Jenneval était absent; le bruit se répandait qu'on s'était battu à Lierre, mon fils aîné allait partir pour rejoindre son frère, quand, tout à coup, le soir, tombe au milieu de Bruxelles la funeste nouvelle : Jenneval est mort ! on annonçait en même temps une victoire, et la ville resta triste comme si l'on venait de lui apprendre une défaite. Quant à moi, quant à mon fils Lamarche, la mère qui a perdu son enfant, l'ami qu'un coup soudain a privé de son ami de cœur, comprendront notre douleur sans que je la dise, et les autres ne la comprendront jamais.

Un officier d'état-major fut envoyé à Lierre pour chercher le corps de Jenneval. On l'avait embaumé. Il fut ramené à Bruxelles avec le jeune neveu de Niellon qui avait aussi succombé. Les deux cercueils furent portés le soir à Sainte-Gudule, où les cérémonies religieuses furent célébrées, et de là déposés dans le caveau des morts. Le 23 octobre les deux jeunes héros furent exposés au palais du prince d'Orange, et le 25 eut lieu l'inhu-

mation. Les camarades de Jenneval le portaient à sa dernière demeure au milieu d'une affluence immense. Plusieurs membres du gouvernement provisoire et la plupart des autorités assistaient au convoi. Si une mère enfin pouvait être consolée par les honneurs et les regrets accordés à son fils, je ne pleurerai pas encore chaque jour celui que j'ai perdu.

Que toutefois l'on ne pense pas que je sois insensible aux marques d'intérêt du gouvernement, à l'amitié de tant de gens distingués, qui, chaque jour m'en donnent de touchans témoignages : non, mon cœur tout vieux, tout flétri qu'il est, demeure ouvert à la reconnaissance; je n'oublierai jamais les honorables égards dont l'on veut bien entourer la mère de Jenneval, et pour témoigner combien m'est chère la cause de la Belgique, j'ai permis au seul fils qui me reste de faire, en volontaire, la malheureuse campagne qui vient d'avoir lieu.

Mais en finissant je dois dire que ce qui m'a le plus touchée, c'est une lettre d'adieu de M. de Mérode, expirant, à mon fils La-

marche, dans laquelle il exprimait le profond attachement que Jenneval lui avait inspiré. Mérode, Jenneval! vos dépouilles mortelles sont séparées, mais vos noms vivent unis dans la mémoire des bons citoyens. Le comte Frédérick repose à Berchem, Jenneval à la Place des Martyrs, au milieu des camarades qui l'avaient précédé, et dont il a lui-même composé l'épitaphe :

Qui dort sous ce tombeau, couvert par la victoire
Des nobles attributs de l'immortalité?
De simples citoyens dont un mot dit l'histoire :
Morts pour la liberté!!!

P. S. Je voudrais remercier nommément tous ceux qui ont bien voulu rendre à la mémoire de Jenneval un témoignage public de leur estime; mais quelques uns ont gardé l'anonyme, et je crains que les noms de plusieurs autres ne m'aient échappé; je prie donc les personnes que je ne puis désigner de n'en être pas moins persuadées de ma sincère gratitude pour ce qu'elles ont écrit et pensé de mon bien-aimé fils.

Je remercie M. Lesbroussart, directeur de l'instruction publique, de son excellente nécrologie insérée dans *l'Union Belge*; M. le professeur de Vautier de sa remarquable Chan-

son imprimée aussi dans *l'Union* ; M^{me} la comtesse de Lignan de ses vers pleins de sentiment ; M. Jouhaut de sa Chanson intitulée *l'Enfant adoptif de la Belgique* ; M. Becker, auteur d'une romance sur la mort de mon fils, et M. Gustave Vaez qui a publié récemment un hommage aux mânes du brave Jenneval.

Je remercie M. Desessarts du discours touchant qu'il a prononcé sur la tombe de son jeune camarade ; M. Delacroix qui m'a offert un portrait dont on a pu apprécier le mérite par les nombreuses gravures qui en ont été vendues ; M. Glattepenche qui a donné au théâtre le buste de Jenneval ; enfin MM. les chasseurs de Chasteler qui n'ont jamais laissé manquer de fleurs le tombeau de leur compagnon d'armes.

CHANSONS.

PREMIÈRE BRABANÇONNE.

MUSIQUE DE CAMPENHOUT.

Aux cris de mort et de pillage,
Des méchans s'étaient rassemblés;
Mais notre énergique courage
Loin de nous les a refoulés.
Maintenant, purs de cette fange
Qui flétrissait notre cité,
Amis, il faut greffer l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Oui, fiers enfans de la Belgique,
Qu'un beau délire a soulevés,
A notre élan patriotique
De grands succès sont réservés.
Restons armés, que rien ne change;
Gardons la même volonté,

**Et nous verrons fleurir l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.**

**Et toi , dans qui ton peuple espère ,
Nassau , consacre enfin nos droits ;
Des Belges en restant le père ,
Tu seras l'exemple des rois.
Abjure un ministère étrange ,
Rejette un nom trop détesté ,
Et tu verras mûrir l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.**

**Mais malheur si , de l'arbitraire ,
Protégeant les affreux projets ,
Sur nous du canon sanguinaire
Tu venais lancer les boulets !
Alors tout est fini , tout change ;
Plus de pacte , plus de traité ,
Et tu verras tomber l'Orange
De l'arbre de la Liberté.**

27 août 1830.



SECONDE BRABANÇONNE.

Qui l'aurait cru?... de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain militaire
Un prince a lancé les boulets.
C'en est fait! oui, Belges, tout change :
Avec Nassau plus d'indigne traité;
La mitraille a brisé l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Trop généreuse en sa colère,
La Belgique, vengeant ses droits,
D'un roi, qu'elle appelait son père,
N'implorait que de justes lois;
Mais lui dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Au sang belge a noyé l'Orange
Sous l'arbre de la Liberté.

Fiers Brabançons, peuple de braves
Qu'on voit combattre sans fléchir,

Du sceptre honteux des Bataves
 Tes balles sauront t'affranchir.
 Sur Bruxelles, au pied de l'archange,
 Ton saint drapeau pour jamais est planté,
 Et, fier de verdir sans l'Orange,
 Croît l'arbre de la Liberté.

Et vous, objets de nobles larmes,
 Braves morts au feu des canons
 Avant que la patrie en armes
 Ait pu connaître au moins vos noms,
 Sous l'humble terre où l'on vous range
 Dormez, martyrs, bataillon indompté;
 Dormez en paix, loin de l'Orange,
 Sous l'arbre de la Liberté.

COUPLET AJOUTÉ APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR, PAR SON
 FRÈRE.

Ouvrez vos rangs, ombres des braves;
 Il vient, celui qui vous disait :
 Plutôt mourir que vivre esclaves !
 Et comme il disait, il faisait.

Ouvrez vos rangs, noble phalange;
 Place au poète, au chasseur redouté!
 Il vient dormir, loin de l'Orange,
 Sous l'arbre de la Liberté.

LA MÉRODE *.

Les francs-chasseurs que Chasteler commande
 Ont fusil double et simple sarrau bleu ;
 Ne tremblez pas, froids soldats de Hollande,
 Les francs-chasseurs vous fourniront bon feu.
 A nos boulets faites moins de courbettes,
 C'est trop poli, nous sommes sans façons,
 Roulez, tambours ; sonnez, cors et trompettes,
 Tirez, fusils, et vous, tonnez, canons !

Chasser un roi, c'est justice à la mode,
 Qu'en ses marais Nassau soit rejeté.
 Marchons, amis ! le vieux nom de Mérode
 Aime à s'unir au cri de liberté.
 Pour toucher loin nos cartouches sont faites,
 Tirons de près, c'est le plus sûr ; marchons !

* Cette chanson est du frère de Jenneval.

**Roulez , tambours ; sonnez , cors et trompettes ,
Tirez , fusils , et vous , tonnez , canons !**

**En avant , marche ! à vingt pas que l'on tire ,
Que la bourre entre avec la balle au cœur ,
Qu'en expirant l'ennemi puisse lire
Haine et dédain au front de son vainqueur.
Fiers Hollandais , violeurs de fillettes ,
Ce n'est plus jeu d'enfans que nous jouons !
Roulez , tambours ; sonnez , cors et trompettes ,
Tirez , fusils , et vous , tonnez , canons !**

**Marchez toujours , j'ai la cuisse cassée ;
Mais de par terre un coup peut s'ajuster :
A l'officier ma balle est adressée ,
Voyez , voyez ! il vient de culbuter...
Fusils croisés font de bonnes couchettes ,
Emportez-moi , francs-chasseurs , avançons !
Roulez , tambours ; sonnez , cors et trompettes ,
Tirez , fusils , et vous , tonnez , canons !**

**Que disent-ils ? moi monter sur le trône !
Mon bleu sarrau , c'est mon manteau royal ,
Chêne et cyprès formeront ma couronne ,
Adieu , je vais rejoindre Jenneval...**

Adieu , Mérode , en mourant tu répètes
 Ce chant guerrier qu'à jamais nous dirons :
 Roulez , tambours ; sonnez , cors et trompettes ,
 Tirez , fusils , et vous , tonnez , canons !

HYMNE AUX LIÉGEOIS.

AIR : de la Sentinellè.

Braves enfans d'une fière cité
 Que le hasard bâtit loin de Bruxelles,
 Malgré l'espace, amis, la Liberté
 Nous réunit sous ses brûlantes ailes.
 Salut ! ô vous qu'au fraternel banquet
 Nous accueillons au cliquetis des verres ;
 Comme au festin, sous le mousquet,
 Restons toujours Belges et frères.

Aux premiers cris de nos murs échappés ,
 Liège a bientôt secoué ses entraves ,
 Et des fusils que ses mains ont trempés ,
 Pour nous défendre , armé soudain ses braves.
 Honneur à vous , en ce commun danger ,
 Qui nous offrez , au cliquetis des verres ,
 Des citoyens pour nous venger ,
 Et des armures pour nos frères.

Remparts vivans de nos droits méconnus ,
 Aux preux Liégeois réunissons nos armes ;
 O mon pays ! ils sont pour toi venus
 Prêts , s'il le faut , à mourir sans alarmes.
 Liège ! Bruxelles ! inséparables noms ,
 Confondez-vous au cliquetis des verres ,
 Et contre le feu des canons
 Opposez un peuple de frères.

L'heure est venue ; en vain la royauté
 Voudrait s'asseoir sur ses bases antiques ,
 Un cri puissant , un cri de liberté ,
 Impose aux rois les franchises publiques.
 Comme un faisceau , tous les peuples amis
 Doivent s'unir , au cliquetis des verres ,
 Et , tenant le pacte promis ,
 Vivre ou mourir , libres et frères.

LE REVEIL DU COQ.

AIR : *J'ai pris goût à la république* (de Béranger).

Plus de tyran ! ce joug d'un roi parjure ,
 Qui sur nos fronts trop long-temps a pesé ,

Trois jours de gloire en ont lavé l'injure ,
 Trois jours de meurtre à jamais l'ont brisé.
 La France , au pied du drapeau tricolore ,
 Renaît plus sage et reprend sa fierté....
 Le coq s'éveille , il annonce l'aurore ,
 Entendez-vous son cri de liberté?

Le chant du coq est une hymne de gloire ,
 L'aigle de Rome a tremblé devant lui ;
 Fils des Gaulois , Français , à la victoire
 Il peut encor vous guider aujourd'hui ,
 Si tous , au pied du drapeau tricolore ,
 Nous nous jurons : accord , fraternité...
 Le coq s'éveille , il annonce l'aurore ,
 Entendez-vous son cri de liberté?

Des trois couleurs arborant la cocarde ,
 N'évoquons pas le bonnet plébéïen ,
 Ni cet aiglon qu'un despote nous garde
 Pour nous soumettre au vautour autrichien.
 Chez nous , au pied du drapeau tricolore ,
 Cherchons un bras qui déjà l'ait porté...
 Le coq s'éveille , il annonce l'aurore ,
 Entendez-vous son cri de liberté?

L'aigle , il est vrai , digne oiseau du tonnerre ,
 Contre vingt rois nous mena triompher ,
 Mais souviens-toi que son ingrante serre ,
 O liberté ! s'ouvrit pour t'étouffer.
 Français , au pied du drapeau tricolore ,
 Défendez mieux un droit bien acheté.....
 Le coq s'éveille , il annonce l'aurore ,
 Entendez-vous son cri de liberté ?

Plus de partis ! l'union fait la force ,
 N'ayons qu'un vœu , citoyens et soldats ,
 Ne perdons point , par un lâche divorce ,
 L'heureux accord de nos derniers combats.
 En foule , au pied du drapeau tricolore ,
 Apportons tous la même volonté.....
 Le coq s'éveille , il annonce l'aurore ,
 Entendez-vous son cri de liberté ?

CHANT CORSE.

Sur les flots , vers la rive ,
 Se berce un doux refrain ,
 C'est la chanson naïve
 D'un gai Napolitain :



Voguons , ô ma nacelle ,
 Floretta nous appelle :

— Es-tu là ?

— Me voilà.

Ma barque est ma patrie ,
 Enfant , j'y fus placé ,
 Et c'est , dans leur furie ,
 Les flots qui m'ont bercé.
 Voguons , etc.

Pour la richesse oisive
 Je travaille le jour ;
 Mais quand le soir arrive ,
 Je l'apporte à l'amour.
 Voguons , ô ma nacelle ,
 Floretta nous appelle :
 — Es-tu là ?
 — Me voilà.

Ajaccio, 1824.

LA CLAYMORE.

CHANT.

Dors en paix , dors , ô ma bonne claymore.
 A ton vieux maître ils veulent t'arracher ;

Ils t'ont proscrite, il faut bien te cacher,
Toi, qui vainquis et les vaincras encore !

Dors en paix, dors aux fentes du rocher,
Fer paternel, ô ma bonne claymore ;
Quand paraîtra quelque Montrose encore,
Pour nos affronts je viendrai te chercher.

Cache-toi donc, ô ma chère claymore,
N'en rougis pas, ton sort n'a rien de vil ;
Comme nos rois, dans la nuit de l'exil,
Cache-toi bien ; nous combattrons encore !

L'air est humide, et le sol amolli :
Tu crains la rouille, ô ma belle claymore !
Aimes-tu mieux aller briller encore,
D'un soldat rouge ornement avili ?

Aimes-tu mieux, ô ma large claymore,
Voir se mirer dans ton acier bien clair
Ce même Vigh qui, devant ton éclair,
S'enfuit naguère et doit s'enfuir encore ?

Aimes-tu mieux, séchant ton fer sacré,
Du sang anglais qui le rougit encore,

Qu'un autre efface, ô ma sainte claymore,
La vieille tache où mon père a pleuré?

Aimes-tu mieux, plus misérable encore,
Aux bras d'un traître, homicide poignard,
Aller demain, dans le cœur d'un Stuart
Plonger ta lame, ô ma triste claymore?

Non ! tu frémis à cet affreux penser ;
Un peu de rouille est préférable encore ;
Un peu de rouille, ô ma pure claymore,
Dans un combat se peut vite effacer.

Dors en paix, dors aux fentes du rocher,
Fer paternel, ô ma bonne claymore,
Quand paraîtra quelque Montrose encore,
Pour nos affronts je viendrai te chercher.

Cache-toi donc, et s'il faut, ma claymore,
Te rendre un jour à la main d'un vainqueur,
Ton noble fer, en passant par mon cœur,
Ira, sanglant, l'épouvanter encore.



MARTON.**MUSIQUE DE CASSEL.**

Brûlant d'un plus noble délire,
Qu'un autre, armé de l'encensoir,
Aille, s'il veut, monter sa lyre
Aux vains caprices d'un boudoir.
Las des parfums qu'on y respire,
J'emporte ailleurs mon Apollon;
Libre, je veux chanter et rire,
Amis, je cours fêter Marton.

Mais quelle erreur était la mienne!
Chez elle aussi, quoi! des lambris?
J'entre, et ma muse plébéienne
S'enfuit à l'aspect des tapis.
Triste, je ne savais que dire,
Mais bientôt, vive et sans façon,
Aux mots plaisans, au joyeux rire,
Amis, j'ai retrouvé Marton.

Méprisant ce masque de prude
Qu'un rien effarouche aussitôt,

Je ne la vis point, par étude ,
 Baisser les yeux au moindre mot.
 Riant du trait qui faisait rire ,
 On eut dit l'aimable Ninon ,
 Qui venait, pour mieux nous séduire ,
 De mettre un bonnet de Marton.

Lise près d'elle, Marinette ,
 Couple piquant, cercle joyeux ,
 Dorine, Lisette, Finette ,
 A la fois charmèrent mes yeux.
 Interdit, un moment je tremble ,
 Mais revenant à la raison ,
 Pour les fêter toutes ensemble ,
 Amis, moi, j'embrassai Marton.

LA JAMBE ET LE PIED.

Chez Phœbus pour chanter les jambes
 J'ose en tremblant porter le pied ;
 La peur me coupe bras et jambes ,
 Hélas ! je crains de perdre pied ;
 Mais si, parant les crocs en jambe ,
 L'indulgence est mon marche pied ,

J'espère , en faveur de la jambe ,
Rester toujours sur un bon pied.

En rendant hommage à la jambe
Comment en séparer le pied ?
Si l'homme séduit par sa jambe ,
La femme charme par son pied.
Lise , en vain tu caches ta jambe ,
Je devine à ton joli pied ,
Qu'avec plaisir certaine jambe
Trouve en toi chaussure à son pied.

Un muscadin à belle jambe
Se laisse marcher sur le pied ;
Quand tel grognard n'a qu'une jambe
Et ne se mouche pas du pied.
Souvent l'Anglais à toutes jambes
Devant nous a tourné le pied ,
Mais ce n'est qu'en perdant ses jambes
Qu'un soldat français lâche pied.

Achille aurait encor ses jambes
Si Thétis eût mouillé son pied ;
La source qui baignait vos jambes ,
Thébains , naquit d'un coup de pied.

Tel saint reste sur une jambe
Quarante ans sans changer de pied,
Et Jupin tira de sa jambe
Le dieu qui marche à cloche-pied.

Que de choses firent les jambes !
Que de choses firent les pieds !
Mais à force de parler jambes
Peut-être dormez-vous sur pieds.
Amis, pour dégourdir nos jambes ,
De nos verres choquons les pieds ,
Et tâchons, en buvant aux jambes ,
De rester fermes sur nos pieds.

Sans doute, pour chanter les jambes ,
Un autre, en vers de douze pieds ,
Prenant à son cou ses deux jambes ,
Aurait fait feu de quatre pieds.
Craignant qu'on ne me tire aux jambes
J'ai foulé cette gloire aux pieds ;
Et laisse qui veut sur les jambes
Me couper l'herbe sous les pieds.



L'IVRESSE PHILOSOPHIQUE.

Au gré de la bonté céleste ,
Laisant égarer mes désirs ,
Sans mesurer ce qu'il en reste ,
Je bois la coupe des plaisirs.
Fi ! de cette folle sagesse
Qui rapproche un malheur lointain !
Si demain doit finir l'ivresse ,
Versez , amours , jusqu'à demain.

J'aime Nœris à la folie ,
Presque autant que la liberté :
Je la sais vive et trop jolié ,
Et crois à sa fidélité.
Peut-être en secret la traîtresse
A mon rival promet sa main...
Si demain doit finir l'ivresse ,
Versez , Amours , jusqu'à demain.

Hélas ! j'ai dit vrai ; la coquette
De son hymen fait les apprêts ;

Sous tes baisers , gentille Annette ,
 Viens faire expirer mes regrets :
 Ce soir tu parles de tendresse ,
 Tu voudras de l'or au matin...
 Si demain doit cesser l'ivresse ,
 Amours , versez jusqu'à demain.

Au chagrin qui me suit en croupe
 Loin de céder avec effroi ,
 Je le fais boire dans ma coupe ,
 Et le chagrin rit avec moi.
 Douce vendange de jeunesse
 Je ne veux point prévoir ta fin ;
 Si demain doit finir l'ivresse ,
 Amours , versez jusqu'à demain.

Voici le jour , le ciel se dore ,
 Dans une heure il peut être noir ,
 Et parmi ceux qui voient l'aurore
 Combien ne verront pas le soir !
 Marchons sans crainte à la vieillesse ,
 Le trépas est sur le chemin...
 Si demain doit finir l'ivresse ,
 Amours , versez jusqu'à demain.

LE FILS DE L'INVALIDE.

Une croix , un casque , une lance ,
Trophée au chaume suspendu ,
Racontaient la noble vaillance
D'un brave au tombeau descendu :
Et Victor dit à son vieux père ,
Montrant ces gages de valeur :
Je veux mourir comme mon frère ,
Pour la patrie et pour l'honneur !

J'ai seize ans ; mon frère , à cet âge ,
Marchait au rang des vieux soldats ;
Le ciel m'a donné le courage ,
Il doit m'envoyer les combats.
Du bronze entends-tu le tonnerre
Applaudir au cri de mon cœur ?
Je veux mourir comme mon frère ,
Pour la patrie et pour l'honneur !

Mon père , du bras qui te reste ,
Montre-moi la Bérésina ,
Où l'hiver , ce géant funeste ,
Vit mon frère et l'assassina.

Donne-moi les armes de Pierre,
 Et je vole au combat vengeur :
 Je veux mourir comme mon frère,
 Pour la patrie et pour l'honneur !

— Quoi ! Victor, s'écria Julie,
 Tu m'aimes et tu veux mourir !
 Non, reste auprès de ton amie,
 Elle vivra pour te chérir.
 — Julie ! ah ! que la gloire est chère...
 Mais la gloire c'est le bonheur ;
 Je veux mourir comme mon frère,
 Pour la patrie et pour l'honneur !

D'un soldat que la veuve est belle !
 La vois-tu porter dans ses bras,
 Ses jeunes fils, race fidèle,
 Qui grandit pour un beau trépas ?
 Avec orgueil tu seras mère
 D'un aimable orphelin sans peur :
 Je veux mourir comme mon frère,
 Pour la patrie et pour l'honneur !

— Mon fils, j'aime ta soif de gloire,
 Meurs jeune ; moi, j'ai trop vécu,

Hélas ! et j'ai vu la victoire
 Couronner le front du vaincu !
 Je fus blessé sur la frontière,
 Fais mieux que moi, tombe vainqueur !
 Oui, mon fils, meurs comme ton frère,
 Pour la patrie et pour l'honneur !

ORDONNANCE.

Les zéphirs parcourent la plaine
 Que Flore revient embaumer.
 Aux doux parfums de leur haleine
 Voyez les pleurs se ranimer.
 Allez, comme elles, de l'aurore
 Recueillir les fleurs au matin,
 Les œillets, les roses et Laure
 Doivent avoir même destin.

La pâleur a laissé des traces
 Sur votre visage vermeil ;
 Mais c'est ainsi qu'on voit les grâces
 Au sortir des bras du sommeil ;
 De ce mal qui vous décolore
 Le printemps est le médecin :

**Les œillets , les roses et Laure
Doivent avoir même destin.**

**A mes avis soyez fidèle ,
Ne craignez rien pour vos couleurs ,
Bientôt d'une fraîcheur nouvelle
Vous brillerez parmi les fleurs ;
Il vous faudra chasser encore
Plus d'un papillon libertin :
Les œillets , les roses et Laure
Doivent avoir même destin !**

**D'Amours une tendre nichée
Peut-être aux champs suivra vos pas ;
De leur aspect effarouchée ,
N'allez point leur fermer vos bras ;
Du dieux qu'à Paphos on adore
Fleurs et belles sont le butin :
Les œillets , les roses et Laure
Doivent avoir même destin.**



LA MORT.**AIR :**

Illusions d'un jeune cœur ,
Tendresse, amitié, sympathie ,
Fidèle amour, rêve enchanteur ,
Votre ombre s'est évanouie ;
Espérance d'un meilleur sort ,
Toujours renaissante et trahie ,
Voilà l'histoire de la vie ,
Il n'est rien de vrai que la mort.

A ce nom pourquoi frissonner ?
C'est celui d'un ami sévère
De qui la main vient terminer
Nos erreurs et notre misère.
Il sait contraindre le plus fort
A reconnaître enfin un juge ,
Et du faible il est le refuge...
Non , rien n'est juste que la mort.

Si comme toi, volage époux ,
Le trépas n'a point un air tendre ,

Du moins , au jour du rendez-vous ,
 Il ne se fait jamais attendre ;
 Avec lui quand on est d'accord ,
 D'un baiser l'éternelle étreinte
 Ote tout prétexte à la plainte ;
 Rien n'est fidèle que la mort.

Ulysse , à notre beau pays
 Je lègue mes droits sur ton ame ;
 Ulysse , en vain tu me trahis ,
 Non , je ne puis te croire infâme , —
 Adieu , — C'est le dernier effort
 D'un cœur qui malgré lui s'abuse ;
 Mais je vis , c'est là mon excuse ;
 On se trompe jusqu'à la mort.

LE TEMPS.

AIR , *d'Emma.*

Si charmante , mon Estelle ,
 Pourquoi donc être cruelle ?
 Des plaisirs et de l'amour
 La saison fuit sans retour.

— J'ai bien le temps , me dit-elle !
 Et tandis qu'elle parla ,
 Le vieillard toujours vola.

Dans peu de jours , mon Estelle ,
 Finit la saison nouvelle ;
 Et l'automne redouté
 Marche bien près de l'été.
 — Je suis jeune , me dit-elle ,
 Et tandis qu'elle parla ,
 Le vieillard toujours vola.

A chaque instant , mon Estelle ,
 Le temps nous donne un coup d'aile ,
 Crains-tu pas que ta beauté
 Ne passe avant ta fierté ?
 — Je ne crains rien , me dit-elle ,
 Et tandis qu'elle parla ,
 Le vieillard toujours vola.

Enfin , enfin mon Estelle
 Voulut n'être plus rebelle ;
 Sa fraîcheur avait passé ,
 Mon amour s'était lassé...
 — Perfide ! alors me dit-elle...

Et tandis qu'elle parla,
Le vieillard toujours vola.

LE POÈTE,
A Béranger.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

— Poète, d'où naît ton génie?
Est-ce au travail que tu le dois?
As-tu long-temps de l'harmonie
Médité les savantes lois? (bis.)
— Le cœur m'inspire, et ma muse sincère
Chante soudain quand mon cœur a dicté;
C'est de l'amour le flambeau qui m'éclaire, } bis.
Voilà mes dieux, Amour et Liberté!
Liberté! Liberté!

Le sentiment fait le poète;
Il se tait quand il n'aime plus.
La vérité tient sa palette :
S'il peint les dieux, il les a vus.
La Liberté marche blonde et sévère,

Vénus est brune et court avec gaieté...
 C'est de l'amour le flambeau qui m'éclaire,
 Voilà mes dieux : Amour et Liberté!
 Liberté! Liberté!

Au secours de la Grèce en larmes
 Qui s'élance au bruit du clairon,
 Portant une lyre et des armes?
 C'est un poète, c'est Byron!
 Je vois fuir l'ombre, et des cieux sur la terre
 A flots d'argent descend l'égalité...
 C'est de l'Amour le flambeau qui m'éclaire;
 Voilà mes Dieux : Amour et Liberté!
 Liberté! Liberté!

C'est trop peu d'une fantaisie
 Pour enfanter un chant vainqueur;
 Le germe de la poésie
 Croît et s'élève dans le cœur.
 Oui, sans aimer si je prétendais plaire,
 Mon luth menteur tomberait démonté...
 C'est de l'amour le flambeau qui m'éclaire,
 Voilà mes dieux : Amour et liberté!
 Liberté! liberté!

— Dis-moi, poète, es-tu fidèle?
 Ou changes-tu pour aimer mieux,
 Rallumant ton ardeur nouvelle
 A l'éclat nouveau d'autres yeux?
 — De compagnie on change en temps de guerre,
 Mais au drapeau je suis toujours resté :
 C'est de l'amour le flambeau qui m'éclaire,
 Voilà mes dieux : Amour et liberté !
 Liberté! liberté !

ELVIRE.

PASTORALE.

Elvire a fin corsage,
 OEil doux comme un beau jour;
 Mais, altière et sauvage,
 Elle insulte à l'amour.

En son délire
 Elle se dit tout bas :
 On peut aimer Elvire,
 Elvire n'aime pas.

Elvire est la plus belle,
 Le plus tendre est Edmond ;

3.

Il parle , et la cruelle

En riant lui répond :

O vain délire !

Que je vous plains , hélas !

On peut aimer Elvire ,

Elvire n'aime pas.

Sur l'écorce d'un frêne ,

Edmond gravant un jour ,

Promettait à sa peine

Tendre espoir de retour.

O vain délire !

De loin , dit-elle , hélas !

On peut aimer Elvire ,

Elvire n'aime pas.

Edmond devint plus sage ,

Il jure de changer ;

Il fuit... mais son image

Reste pour le venger.

Dans son délire

On ne dit plus tout bas :

On peut aimer Elvire ,

Elvire n'aime pas.

Pleurant sa fierté vaine ,
 La cruelle à son tour ,
 Sur l'écorce du frêne ,
 Grava sermens d'amour.

Mais vain délire !
 Ses vœux sont superflus :
 A présent aime Elvire ,
 Mais Edmond n'aime plus.

ANNETTE.

BALLADE.

Loin du village et des jaloux ,
 Au sein de la forêt discrète ,
 Un chêne était le rendez-vous
 Où l'amour attendait Annette.
 Là , payant le plus doux larcin ,
 Lycas jura d'aimer sans cesse ,
 Et l'écho du rocher voisin
 Tout bas redisait la promesse.

A peine un mois s'était passé ,
 L'hymen devait serrer leur chaîne.

Annette , d'un pas empressé ,
 Un soir accourut au vieux chêne ;
 Mais elle y cherche , hélas ! en vain ,
 L'ingrat que sa douleur regrette ,
 Et l'écho du rocher voisin
 Répond seul à la voix d'Annette.

De pleurs inondant le gazon
 Où Lycas vainquit sa faiblesse ,
 Annette , que fuit la raison ,
 Au chêne revenait sans cesse.
 Mais le pâtre , hélas ! un matin
 Ne vit point passer la bergère...
 Et l'écho du rocher voisin
 Répétait le glas funéraire !

LE GREC A SON COURSIER.

MUSIQUE DE CASSEL.

Viens , seul espoir qui reste à ma vengeance ,
 Toi qui survivis à tout ce que j'aimais ,
 Viens , il est temps , la nuit sombre s'avance ,
 Pour un exploit ceins encor ton harnais.

O mon coursier ! sous moi frémis de rage,
 Foule à tes pieds le croissant renversé;
 Et que le Turc aux horreurs du carnage
 Demain connaisse où ton maître a passé.

Des bras sanglans d'une horde abhorrée
 Un saint poignard a sauvé sa pudeur;
 Elle n'est plus cette amante adorée
 Qui sur le Christ m'avait donné son cœur.
 O mon coursier ! sous moi frémis de rage;
 Guide aux tyrans un époux outragé,
 Et que le Turc aux horreurs du carnage
 Sente demain que ton maître est vengé.

Ils l'ont frappé ! sur ta selle guerrière
 Ce faible enfant qu'élevait mon orgueil !
 Mais de son sang sur ta blanche crinière,
 La mort en vain n'a pas écrit mon deuil.
 O mon coursier ! sous moi frémis de rage,
 Vole aux combats de vengeance altéré,
 Et que le Turc aux horreurs du carnage
 Juge demain que ton maître a pleuré.

Viens, c'en est fait !... échappé de nos villes,
 Un cri de mort vole en ces monts sacrés,

Et , dans les airs , l'écho des Thermopyles ,
 Redit au loin : plus d'espoir , Grecs , mourez !
 O mon coursier ! sous moi frémis de rage ,
 Mais au trépas quand j'aurai succombé ,
 Que sous tes pieds traîné loin du carnage ,
 Le Turc ignore où ton maître est tombé.

CONSOLEZ-VOUS !

De la douce amitié si l'heureux privilège ,
 Ninette, régnait entre nous ,
 Peut-être avec succès en ce jour vous dirais-je :
 Ne pleurez plus , consolez-vous.

La douleur , j'en conviens , attache sur vos traces
 Un je ne sais quoi de bien doux ;
 Mais l'amour n'aime pas à voir pleurer les grâces ,
 Consolez-le , consolez-vous.

A ce front imposant rendez ses nobles charmes ,
 Chassez-en le sombre courroux ; [mes ;
 Le plaisir aux beaux yeux doit seul coûter des lar-
 Écoutez-moi , consolez-vous.

Calmez ce noir chagrin dont votre ame est saisie ,
 Quittez votre dépit jaloux.
 Qui vous aime une fois n'est-ce pas pour la vie ?
 Il reviendra , consolez-vous.

Mais si l'ingrat pourtant s'était flétri d'un crime ,
 S'il encensait d'autres genoux ,
 Pleurez alors , pleurez : la plainte est légitime ;
 Pleurez !... et puis consolez-vous.

Vos larmes cesseront : du temps tel est l'empire ;
 Un jour vous bénirez sa loi ;
 Mais alors dans vos yeux trop heureux qui doit lire :
 — Je le veux bien , consolez-moi !

1827.

LE JOLI BAISER.

Sous ton joli baiser , ma séduisante amie ,
 Quel délire enivrant vient soudain m'embrâser !
 De la coupe des dieux je goûte l'ambroisie
 Dans ton joli baiser.

D'extase et de bonheur quel ravissant échange !
 Libre sur mes genoux , quand tu viens reposer ,

Ivre d'amour , mon cœur savoure un plaisir d'ange
 Dans ton joli baiser.

Quels tourmens j'ai soufferts quand tu m'étais ravie !
 Enfin je t'ai revue , et , prompt à m'épuiser ,
 J'ai repris un instant tout un siècle de vie
 Dans ton joli baiser.

LE JALOUX.

Oui , trop long-temps ma jalouse furie
 Par ses transports empoisonna tes jours ;
 J'en veux guérir , et mon ame attendrie
 De ta raison implore le secours.
 Quand je te vois si bonne et si jolie,
 Quand sur ta bouche , aux baisers les plus doux
 Le ciel mêla sa divine ambroisie...
 Dis-moi comment ne pas être jaloux ?

Je suis jaloux de l'esprit , de l'aisance ,
 Qu'en tes discours tu sais faire éclater ;
 Je suis jaloux de la tendre romance
 Qu'avec plaisir je te vois écouter.

Je suis jaloux du moindre des sourires ,
 De ce regard si puissant et si doux ;
 Je suis jaloux de l'air que tu respires...
 Dis-moi comment ne pas être jaloux ?

Je suis jaloux de la rose nouvelle
 Dont le parfum vient enivrer tes sens ;
 Je suis jaloux quand la gaze infidèle
 Laisse entrevoir tes contours séduisants ;
 Je suis jaloux de l'étoffe légère
 Qui croit parer un corps déjà si doux ,
 Je suis jaloux de la nature entière...
 Dis-moi comment ne pas être jaloux ?

Pardonne-moi mes craintes , ces alarmes
 Qui dans mon cœur s'agitent nuit et jour ;
 Je suis cruel , je fais couler tes larmes ,
 Mais mon excuse est dans mon tendre amour.
 Ah ! quand on a rencontré pour la vie
 Dans deux beaux yeux le bonheur le plus doux ,
 Et que chacun le recherche et l'envie...
 Dis-moi comment ne pas être jaloux ?

1826.

UN MOT.**ROMANCE.**

Un mot charmant, et ce mot c'est *je t'aime*,
Dans mes regards cherche à se révéler ;
Il est trahi par mon silence même ;
Ma seule voix redoute d'en parler.

Au plus beau nœud par ta bouche jolie
Ce mot si doux me pourrait appeler ;
Oui, dans ce mot est l'arrêt de ma vie...
Dois-je le taire ? ou faut-il en parler ?

Ce mot heureux, je brûle de l'entendre,
Je veux le dire et cherche à le céler...
Apprends enfin, apprends à le comprendre,
Ou laisse-moi la force d'en parler.



POÉSIES.

LE SPECTRE.

« Or écoutez , enfans , écoutez une histoire ,
Histoire lamentable , histoire à faire peur. »
Et , déjà se signant , l'immobile auditoire

Écoutait béant de stupeur. —

« Vous voyez bien là-bas , près la montagne noire ,
Ce bois qui souvent jette une rouge vapeur ?
Bois maudit à présent , où jamais le dimanche
Ne vont les pastoureaux à la quête des nids ;
Où , Denis certain soir cherchant sa chèvre blanche ,
Ensemble ont disparu chèvre blanche et Denis.
Oh ! que l'ai vu brillant et vert et magnifique !
Qu'il était beau de bruit , de fêtes , de musique ,
Ce bois !... hélas ! amis , je parle de long-temps ,
De bien long-temps , oui-dà , je n'avais pas vingt ans ,
Et depuis ai compté deux fois la cinquantaine.

Le jour, c'étaient festins près la claire fontaine,
Meute aux colliers d'argent, coursiers aux beaux har-
nois,

Et chasse et jeux de bague et trompette et tournois,
Et vassaux par millier, et seigneurs par centaine.
Le soir, flambeaux, parfums, orchestre, et longs repas,
Et longs éclats de rire et danse aux joyeux pas,
Et salle aux lustres d'or et doux chants des trouvères,
Et bons mots répétés au cliquetis des verres :
Fanfare de plaisirs qui ne finissait pas.

**Mais hélas ! tout changea : fêtes , meute , équipages ,
Convives , palefrois , tout s'en fut une nuit ,
Et tout ce qui resta , château , châtelain , pages ,
Les brigands l'ont tué , la foudre l'a détruit.**

Là, maintenant, couvert de noir feuillage et d'ombres,
 Au bord du lit fangeux d'un ruisseau desséché,
 Le vieux manoir, vastes décombres,
 Git, squelette géant dans les ronces couché.
 Comme un tronc dont la foudre épargna les racines,
 Malgré le temps qui l'assiège partout,
 Là, seule au milieu des ruines,
 Une tour est debout.

**A son faite échanré suspendant leur verdure ,
Et lierre et chèvre-feuille en touffes réunis ,**

Comme une sombre chevelure
 Retombent sur ses flancs brunis :
 Telle une mère désolée,
 Immobile, à la tombé où dorment ses enfans,
 Pleure silencieuse et livre au gré des vents
 Sa tête échevelée!

A cet aspect le voyageur
 S'arrête, et de l'œil, en silence,
 Parcourt cette ruine immense,
 D'où l'écarte une sainte horreur.
 Mais de ces noirs débris la sauvage éloquence
 Par degrés entraînant son esprit enchanté,
 Il abjure sa crainte, il veut voir, il s'avance,
 Et fuit épouvanté.

Trempé d'une eau fétide,
 Le sol, que voile une mousse livide,
 A l'imprudent qui voudrait y courir
 N'offre qu'une route perfide
 Sous lui prête à s'ouvrir.
 Un seul endroit est praticable,
 Mais on n'y fut jamais, il m'en souvient :
 C'est le château du diable,
 Un fantôme y revient!!!

Le jour tout est tranquille, aucun bruit; la vipère

Seule , dressant la tête au milieu des roseaux ,
 Parfois de ces vastes lambeaux
 Interrompt la paix solitaire.

Mais dès que par les cieux la nuit a déroulé
 De ses voiles de plomb les épaisseurs funèbres ,
 Des flancs ouverts du manoir désolé
 Un long gémissement trois fois renouvelé
 Sort et roule dans les ténèbres.

A ce râle de mort répondent mille cris ,
 Et soudain la chouette sombre ,
 Et les hibous et les chauve-souris ,
 Tous ces monstres ailés , noir cortège de l'ombre ,
 Que loin de ses regards le soleil a proscrits ,
 Envahissent les cieux qu'épouvante leur nombre ;
 Ils volent , et dans l'air de leurs yeux redoutés
 Renaissent tour-à-tour et meurent les clartés :
 Comme ces gerbes de lumière ,
 Ces mille paillettes de feux ,
 Que sous les pas d'un coursier vigoureux
 Son ongle armé d'acier fait jaillir de la pierre.

Puis , d'un jour mystérieux
 Argentant les sombres voiles ,
 Quand se glisse au front des cieux
 Sous une voûte d'étoiles

L'astre au char silencieux ;
 Quand de ses feux penchés la lueur fantastique.
 A blanchi le sommet de la tourelle antique ,
 Au beffroi qui n'est plus ,
 Soudain la cloche absente
 Dans les cieux éperdus
 S'agite frémissante ;
 Et sa lugubre voix ,
 Triste comme une plainte ,
 Aux échos de l'enceinte
 Retentit douze fois.....

Minnit !... heure fatale et sainte ,
 Où pour nous effrayer le cercueil en courroux
 Laisse l'ame des morts remonter parmi nous !

A peine son dernier coup tinte
 Qu'errant sur cette tour , où ses pas infernaux
 Creusent d'un pied de feu l'indélébile empreinte ,
 Escorté de follets , de sanglots et de crainte ,
 Le fantôme apparaît debout sur les créneaux .
 Tantôt il rit et pleure et chante tout ensemble ,
 Tantôt d'un nouveau-né pousse les cris touchans ,
 Tantôt sur un balai galoppe à travers champs ,
 Tantôt se mire , affreux , dans la lune qui tremble :
 Véritable sabbat , où les sorcières vont ,
 Sabbat où les lutins que sa voix y rassemble ,

En chœur autour de lui chantent, dansant en rond :

« Pour apaiser ton ame,
 « O spectre gémissant,
 « Que te faut-il?... est-ce du sang?
 « Oui, oui, c'est du sang qu'il réclame.
 « Chantons, dansons, il veut du sang! »

Ainsi contait la vieille Berthe;
 C'était un soir d'hiver, dans l'étable on veillait.
 Du givre aux grains d'argent la terre était couverte;
 La bise en mugissant au coin du toit sifflait,
 Et le feuillage mort qu'elle entraîne et rapporte,
 Se heurtait, tournoyant, aux parois de la porte.
 Et ce bruit sourd redoublait la terreur,
 Et chaque mot de cette horrible histoire
 Près de Berthe, où la lampe épenchait sa lueur,
 Avait en cercle étroit resserré l'auditoire.
 Seul, à l'écart, dans l'angle obscur
 De l'enceinte mal éclairée,
 Un pèlerin dormait, et, le front vers le mur,
 Cachait aux curieux sa figure altérée.
 Quel est-il?... on ne sait. — Tantôt, à la vesprée,
 Quand Berthe à ses enfans offrait les mets du soir,
 Au bout de la table carrée,

Pâle et muet convive il est venu s'asseoir.
 Il dormait;... tout à coup, au dernier mot de Berthe,
 Il se lève, il s'écrie : « Oui, du sang!.. c'est du sang,
 C'est le mien qu'il te faut, ô spectre gémissant,
 Tu l'auras!... » Et déjà sa tête découverte
 Laisse voir une femme aux pâtres étonnés.
 Une femme... ô terreur!... sa chevelure grise
 Retombe à flots épars sur ses traits sillonnés.
 Les ans et les remords ont bien changé Loïse ;
 Mais Berthe l'aperçoit et Berthe est à ses pieds.

— « O ciel ! est-ce bien vous ? châtelaine adorée,
 O vous, que tant j'aimais, et que tant j'ai pleurée !
 Se peut-il?... Dois-je croire à mes sens effrayés ?
 Vous !! Vivante ou morte ? — Oui, vivante mais mau-

L'Église a repoussé mes pas, [dite !

Et la terre bénite,

Morte, ne me couvrira pas !

Dulgar, celui dont tu vois errer l'ame,
 Dulgar n'est point tombé sous les coups du bandit ;
 La nuit, le fer au poing, comme un pâtre l'a dit,
 Un brigand ne vint pas lui dérober sa femme.

Indignement trompé,

Il allait découvrir l'outrage ;

Et pour fuir, épouse d'un page,

C'est moi qui l'ai frappé !
 Non, la terre bénite,
 Morte, ne me couvrira pas ;
 L'Église a repoussé mes pas ;
 Je suis maudite !! »

Elle a dit, et la foudre aussitôt dans les airs
 Gronde ; aux sifflets du vent crie et tremble l'étable ;
 La lampe meurt ; et seuls de rougeâtres éclairs
 Pour la montrer hideuse éclairent la coupable.
 Dans son sein bondissant s'entrechoquent des cris,
 Ses dents grincent ; sa main bat ses flancs amaigris ;
 Et son pied qui frappe la terre,
 Et ses yeux qui pleurent du sang,
 Et son vœu sacrilège , et son front menaçant
 Semblent défier le tonnerre.

Mais l'invisible airain sonne , et par douze fois
 Aux voix de l'ouragan mêle sa lourde voix.
 C'est minuit, ou c'est l'heure épouvantable et sombre,
 Où Loïse égorgea son époux effrayé ;
 C'est minuit ; et déjà le vieux mur foudroyé
 Croule devant les pas d'une ombre !....
 Une ombre , un spectre horrible , un fantôme béant,
 Écrasant la forêt sous ses pieds de géant.

Avec un rire affreux sa bouche s'ouvre , immense ;
 Et , sanglant , son linceul s'agite au gré des vents ,
 Et tandis qu'à grands pas , effroyable , il s'avance ,
 Dans ses orbites morts roulent des yeux vivans.

« Tu fus bien lente à me comprendre ,
 « O toi , - si prompte à mon trépas.
 « Mais les morts ont le temps d'attendre ,
 « Un mari surtout , n'est-ce pas ? »

Il dit, et dans le front de sa tremblante proie
 Enfonçant à deux mains ses grands ongles de fer ,
 Il l'enlève , et , du haut de la tour qui flamboie ,
 La jette en ricanant aux flammes de l'enfer.

LE JEUNE MALADE.

Te voilà !... doux ami , dont la main tutélaire
 De soins entoure encor ma couche solitaire.
 Va , tu cherches en vain dans mes débiles yeux
 Cette vive gaieté , compagne de nos jeux.
 Abattu maintenant , le front ceint de ténèbres ,
 Mon esprit se repaît de visions funèbres.
 Je souffre avec le jour et je hais sa clarté ,

La nuit me donne à peine un sommeil agité ;
 Et si je lui demande un doux rêve , un mensonge ,
 Endormi par la mort , la mort seule est mon songe.
 O vous , qui , du grand monde ambitieux valets ,
 Demandez le bonheur aux lambris d'un palais ;
 Dans un bal somptueux , vous , martyrs de la mode ,
 Qui revêtez d'un fat la parure incommode ;
 Et vous , amans trahis de nos Phrynés du jour ,
 Qui pensez à prix d'or qu'on achète l'amour ,
 Riches , ce n'est pas vous à qui je porte envie !

De plus doux passe-temps remplissaient notre vie ,
 Tu le sais. Un ruisseau couvert de saules frais
 Inspirait à nos cœurs des plaisirs bien plus vrais ;
 La fraîcheur du matin , le bruit sourd des cascades
 Souvent guidait au loin nos longues promenades.
 Alors au toit prochain , où règne l'amitié ,
 Nous allions du repas réclamer la moitié ;
 Et des rayons du soir quand la vitre rougie
 Venait suspendre enfin cette frugale orgie ,
 Nous regagnions à pied notre asile lointain ,
 En souriant d'avance aux jeux du lendemain.

Que la nuit semblait longue à notre impatience !
 Un rêve par bonheur hâtait la jouissance ,

Et mêlant tour à tour l'espoir, le souvenir,
 De deux reflets brillans colorait l'avenir.
 De l'ombre qui s'enfuit à travers les étoiles
 A peine un faible jour éclaircissait les voiles,
 Que déjà de nos cœurs sur des ailes de feu
 L'hymne saint du réveil montait saluer Dieu ;
 Et dans le temple immense, où tout est son image,
 Où lui-même il s'est peint dans son plus mince ou-
 Respirant son amour aux parfums du matin, [vrage,
 Nous courions visiter nos fleurs, notre jardin.

Tantôt d'un fier coursier mesurant la vitesse,
 A son pas cadencé j'imprimais la souplesse ;
 Tantôt à sa vigueur rendant la liberté,
 Je franchissais les monts, par son vol emporté.
 Une autre fois, montés sur ma barque légère,
 Aux habitans des eaux nous déclarions la guerre ;
 Tu t'en souviens. Brûlant avait été le jour ;
 Et, tandis que l'osier d'un chemin sans retour
 A la peuplade humide offrait la double entrée,
 Nous nous plongions au sein de la vague azurée.
 Sur l'écorce des flots abandonnant nos corps,
 Du rapide courant nous bravions les efforts :
 Tantôt comme un roseau que le zéphyr promène,
 Tu te livrais au gré du fleuve qui t'entraîne,

Et tantôt sous l'abîme où l'onde m'engloutit,
Moi, j'allais sillonner le sable de son lit.

Empreintes d'un moment que le torrent efface,
Ainsi les flots du temps emporteront ma trace!...
Ah! du moins pour un jour tâchons de l'assurer :
Demandons une pierre où l'on viendra pleurer,
Une tombe où le nom que portait ma poussière
Réclamera pour moi des pleurs, une prière;
Et si c'est trop, ami, triste comme mon sort,
Qu'une croix dise au moins : Ici repose un mort !
Une tombe... une croix... ce culte que j'implore
Seuls après moi de moi te parleront encore,
Ami!... Mais c'est assez, tu ne m'oublieras pas :
L'espoir d'un souvenir est la foi du trépas. [rage;
Eh bien! pourquoi ces pleurs?... aie un peu de cou-
De la mort dans ma mort fais ton apprentissage,
Et que pour toi l'instant que tu crains tant de voir
Soit un jour de regret, mais non de désespoir.
Ah! plutôt qu'en tes yeux au moment du voyage,
Je lise pour là-haut un consolant présage!
Regarde l'Indien : verse-t-il un seul pleur
Quand de l'être qui souffre abrégeant la douleur,
Il vient au bord du fleuve en qui son culte espère,
Coucher pieusement son enfant ou son père;

Il les voit disparaître, et, sans terreur, bénit
 L'abîme où la souffrance avec l'onde s'enfuit.
 Imite son amour, abjure tes alarmes ;
 Un malheureux de moins est-ce un sujet de larmes ?

Mais il est temps... hélas ! ami, rapproche-toi,
 Mon heure a retenti... la mort vient... songe à moi,
 Songe, je t'en conjure, à ma dernière attente :
 Une croix... une tombe... et mon ame est contente !
 Surtout... fais-moi poser, non sous les marbres frais
 Où l'orgueil des Plutus se désole à grands frais ;
 Ces vouûtes, à la mort par le luxe élevées,
 Que souvent on oublie encore inachevées,
 Ces chefs-d'œuvre des arts, qu'explorent les passans,
 Pour moi de vie encor sont trop retentissans.
 La paix ne peut régner où n'est pas le silence ;
 Et j'ai choisi plus loin, bien loin de l'opulence,
 Un lit où ma dépouille, au sein d'un long repos,
 N'entendra point le bruit insulter à mes os,
 Ni le pied des vivans, en leurs courses profanes,
 S'épargner un détour en marchant sur des mânes.

Sans doute il te souvient de ce vieux roc fendu
 Dont le faite échancré, comme un dais suspendu,
 Rejette aux feux du jour une ombre tutélaire

Sur les rameaux en pleurs d'un saule tumulaire?
 (Arbre aimé, frais rocher, où mon esprit rêveur
 Allait au sein du calme interroger mon cœur!)
 Au pied coule un ruisseau; son onde vive et pure
 De fleurs tout à l'entour émaille la verdure...
 Plus maintenant, hélas!... au penchant des côteaux
 L'hiver a suspendu son murmure et ses eaux;
 Mon saule est sans feuillage, et la neige qui tombe
 Couvre déjà la place où doit être ma tombe,
 Comme si le trépas, pressant un nouveau deuil,
 D'avance y déroulait le lin de mon cercueil.
 Mais l'été renaîtra. L'haleine printanière
 Ranimera les champs, mon saule, ma rivière.
 Eh bien, ami, c'est là, tout près de ce berceau,
 Qu'au retour le printemps saluera mon tombeau;
 Et que le chantre ailé dont j'aimais la voix tendre,
 De ses refrains d'amour consolera ma cendre...

REGRETS.

La mort!... déjà la mort! Eh quoi! plus d'avenir?
 Encore inachevé, mon être doit finir!
 En vain, aux si doux noms d'amour et de patrie,
 J'ai donc senti frémir ma jeune ame attendrie;

Vengeur de mon pays , amant de la beauté ,
En vain je rêvai donc une immortalité !

Sur un front sillonné, quand les rides de l'âge
De maint et maint hiver ont gravé le passage.
Quand , vide et sans espoir , la coupe du plaisir
N'éveille plus en nous ni regret ni désir :
Avec douceur alors on voit s'ouvrir la tombe ,
Le besoin du repos charme celui qui tombe ,
Et tranquille , il descend aux bras froids de la mort,
Comme au gîte du soir un voyageur s'endort.

Mais finir comme moi ! s'éteindre avec l'aurore !
Partir, quand on n'a pas vu seize fois encore
La joyeuse hirondelle , amante des beaux jours ,
Suspendre au flanc des toits son nid et ses amours !
Mourir , fleur à l'espoir avant le temps ravie ,
Lorsqu'à peine déjà l'on essayait la vie !

LA MORT DU GÉNÉRAL FOY.

France , prends tes voiles de deuil :
Dans les rostres français la faux du temps moissonne
Le soldat-orateur , que respecta Bellonne...

Foy descend au cercueil !

Pleure!... Nouveau Cincinnatus ,
 Vertueux comme lui , comme lui beau de gloire ,
 A ses fils pour tout bien il lègue sa mémoire ,
 Nos pleurs et ses vertus.

Pleure ; mais que dans ta douleur
 L'univers étonné admire ton génie :
 Dote ses orphelins !... Le pain de la patrie
 Doit nourrir le malheur.

Fais encor , fais plus aujourd'hui ,
 Suivant l'antique usage et d'Athènes et de Rome :
 France , rends par l'airain les traits de ce grand
 Immortels comme lui. [homme

Et qu'un jour la postérité
 Lise sur cette tombe , où coulèrent nos larmes :
 Honneur au citoyen dont la voix et les armes
 Vengeaient la liberté !

1826.



ABEILARD A HÉLOÏSE.**ÉPIQUE.**

Pour te rendre au repos , j'ai voulu t'obéir ;
J'ai voulu malgré moi t'oublier... te haïr ,
Et , cherchant dans la fuite un asile à mes larmes ,
Par un excès d'amour renoncer à tes charmes.
Dans mon rustique exil j'espérais que le temps ,
Le silence des bois , le bruit sourd des torrens ,
Cette paix qu'aux bons cœurs la nature dispense ,
Que des champs en un mot la muette éloquence ,
M'offrant de tous côtés des tableaux de bonheur ,
Du pouvoir de tes yeux affranchiraient mon cœur.
Vains secours , vains projets , inutile espérance :
Un véritable amour ne meurt point dans l'absence !
Il le faut , me disais-je ; elle l'attend de moi ;
L'honneur , son avenir , tout m'en fait une loi.
Soyons donc généreux ; armons-nous de courage...
Ah ! son estime au moins deviendra mon partage ;
Et je suis trop payé , si parfois sa douleur
Daigne à mon sacrifice accorder quelque pleur....
Peut-être j'en mourrai ; mais quel plaisir suprême
De donner à ce prix la paix à ce qu'on aime !

Oui, partons... on le veut... Eh bien ! j'obéirai,
 Je le jure, ce soir... demain je partirai ;
 Adieu, bonheur, amours ; adieu, tant douce amie,
 Et vous, contours charmans, et toi, bouche jolie,
 Où tant de volupté venait à moi s'offrir...
 Je vous perds, je vous fuis... je fais plus que mourir !
 Je disais, et soudain je pars avec courage,
 Je pars... mais avec moi j'emportais ton image.
 Vainement de mon cœur je voudrais l'effacer ;
 A mes esprits émus tout vient la retracer ;
 Tout me parle de toi, près de toi tout m'attire,
 Ta pensée est dans l'air que ma bouche respire,
 Et pour dire ton nom, l'onde, les prés, les bois,
 Tout l'univers enfin semble prendre une voix.
 Dans le sein d'une fleur, sur le front de la nue,
 Je retrouve, je vois ta figure ingénue ;
 Au milieu des forêts, où pour te fuir, je cours,
 Contre ton souvenir je cherche un vain secours.
 Sous le feuillage épais, là, deux ramiers fidèles
 Trahissent leurs amours par le bruit de leurs ailes ;
 Plus loin les chants heureux de l'amphion des bois
 Rappellent à mon cœur les doux sons de ta voix ;
 Et si le vent du soir soupire sous l'ombrage,
 Je crois dans le lointain entendre ton langage,
 J'écoute... mais partout règne un calme profond,

Ou, parfois à mes vœux si quelque bruit répond,
 Échappé malgré moi de ma bouche indiscrete,
 C'est ton nom, que l'écho tout doucement répète;
 Un ruisseau sous mes pas s'offre-t-il à son tour,
 Son murmure est pour moi douce plainte d'amour;
 C'est ton aimable voix, c'est sa douceur extrême,
 Quand tu me répétais en souriant : je t'aime,
 Et qu'un baiser surpris, trop long-temps repoussé,
 Te dérobait ce mot à demi prononcé.

Ce frêne aux verts rameaux, à l'écorce brillante,
 Où le pâtre a gravé le chiffre d'une amante,
 Réveille dans mon cœur le souvenir si doux
 Des billets où ta main traçait un rendez-vous;
 Et ce lierre amoureux, dont l'étroite caresse
 S'attache pour jamais au vieux tronc qu'elle presse,
 Vient me redire encore un penser plus charmant :
 De nous aimer ainsi nous fîmes le serment.

Pour te rendre à mon cœur la nature éloquente,
 Prête à tous les objets une voix complaisante;
 Le soleil s'éteint-il au souffle d'un beau soir,
 C'est l'adieu du départ quand je dois te revoir;
 L'haleine du zéphir de cent fleurs parfumée,
 C'est le soupir léger de ta bouche embaumée;
 Et l'aube matinale, espoir d'un heureux jour,
 C'est ton front rougissant aux baisers du retour.

Après ces vains efforts, chère et cruelle amie,
 Pourrais-tu bien encor vouloir que je t'oublie ?
 Tu le vois, pour chasser ton charmant souvenir,
 J'ai tout fait, tout tenté... je n'ai pu parvenir
 Qu'à t'aimer encor plus, qu'à chérir davantage
 Celle dont je voulais anéantir l'image.
 C'est trop souffrir, hélas ! renonce à tes projets,
 Il en est temps encor ; sauvons-nous des regrets.
 Nous pouvons être heureux, oui, crois-moi, tout l'at-
 De tes fiers préjugés brisant le joug funeste, [teste ;
 Méprise ce vil monde, à qui ta folle erreur
 Immole sans pitié les besoins de ton cœur ;
 Cède à mes vœux ; abjure un rigorisme extrême :
 Le bonheur des humains est un vœu du ciel même !

SAINTÉ-HÉLÈNE.

O jeux bizarres du destin !
 Pour ravir à l'oubli quelque gloire éphémère,
 Chaque jour on fatigue et le marbre et l'airain,
 Et sans honneur sur la terre étrangère
 Gît l'aigle souverain
 Dont la brûlante serre
 Portait un cimenterre
 Vainqueur du genre humain !

Il n'a point de tombeau le maître de la terre,
Et l'Égypte éleva pour d'inutiles rois,

Ces vieux géans triangulaires
Dont les fronts séculaires,
Au bruit de ses exploits,

Ont daigné s'incliner pour la première fois!

Mais que dis-je ? à ses funérailles

Le ciel réservait plus d'honneur.

Pour contenir le géant des batailles

La tombe humaine a trop peu de splendeur,

Et, debout sur la plaine humide,

Sainte-Héleine est la pyramide

Que lui dressa le créateur.

POLLION.

(TRADUIT DE VIRGILE.)

Sur un ton plus brillant, muse, élève ta voix.

Tous les yeux n'aiment pas les bois et la fougère;

Où, si tu dis encor la fougère et les bois,

Qu'aux regards d'un consul ils soient dignes de plaire.

Sous la grotte de Cume où son transport l'assied,

Sa sibyle a repris ses chants et son trépied.

Déjà d'âges heureux une chaîne commence ;
 Saturne a ressaisi le sceptre et la balance ;
 Vesta même revient, et du sang le plus beau
 Descend du haut des cieux un rejeton nouveau.
 Daigne à ce nouveau-né jeter un doux sourire,
 O Lucine ; ton frère a repris son empire ;
 Protège cet enfant : c'est lui qui doit encor
 Faire au siècle de fer succéder l'âge d'or.

Et toi , cher Pollion , toi , l'orgueil de notre âge ,
 C'est sous ton consulat , pilote heureux et sage ,
 Que naîtra ce mortel , et que de nombreux jours
 Pour lui commencera l'inépuisable cours ;
 Et qu'enfin , si le sang a laissé quelque trace ,
 Le monde avec terreur en essuira la place.
 Fils des dieux , ce héros verra ces mêmes dieux
 Aux héros se mêler et lui-même avec eux ;
 Et sa mâle vertu , partage héréditaire ,
 Sous un sceptre de paix ranger toute la terre.
 Oui , pour toi , jeune enfant , sans culture , les prés
 Prodigeront le thym aux chevreaux égarés ;
 Et , colorant de fleurs leur verdure riante ,
 A côté du muguet feront naître l'acanthé.
 D'elles-mêmes , le soir , à la main qui les trait ,
 Les chèvres reviendront apporter un doux lait.

Les fleurs sur ton berceau répandront leurs prémices;
 Le lion n'ira plus effrayer les génisses ;
 Et près du serpent mort l'herbe au poison mourra,
 Et partout à l'envi l'anémone naîtra.

Plus tard , quand tu pourras aux pages de la gloire
 D'un père et des héros lire la grande histoire ,
 On verra d'épis d'or les guérets se couvrir ,
 Aux pampres négligés le doux raisin mûrir ,
 Et des verts flancs du chêne, en fontaines vermeilles,
 Couler sans se tarir le nectar des abeilles. [maux ,
 Mais des vieux temps , hélas ! survivront quelques
 Le nautonnier encore ira braver les eaux ;
 Mars autour des cités portera les batailles ;
 La terre sentira le soc dans ses entrailles ;
 Un typhus renaitra ; devers la toison d'or
 Un Jason sur Argo voudra cingler encor ;
 Et par d'autres combats s'appant une autre ville ,
 Pour une autre Ilion revivra quelque Achille.

Enfin quand l'âge mûr viendra dans ton grand cœur
 Du grand cœur des héros répandre la vigueur ,
 Le nocher n'ira plus sur ces flots qu'il traverse ,
 Des divers fruits du monde échanger le commerce.
 Du sol , partout le même , en tous lieux sortiront

Ces trésors dispersés, qui se rassembleront.
 Le vin coulera seul des grappes suspendues ;
 Le sillon s'ouvrira sans socs et sans charrues ;
 Du joug le laboureur délira ses taureaux ;
 Et , pour mentir aux yeux , le duvet des agneaux
 Ne se couvrira plus d'une teinte factice :
 Les brebis d'elles-mêmes , au gré de leur caprice ,
 Dans la pourpre des fruits , au vermillon des fleurs ,
 Cueilleront en paissant la vie et les couleurs.

Mais à la voix du dieu qui la presse et l'agite ,
 Déjà la triple sœur a dit : tournez plus vite ,
 Tournez , heureux fuseaux ; naissez , fortunés jours ,
 Dont la trame en mes doigts va filer pour toujours.
 Il est temps , fils des dieux , marche à tes destinées ;
 Viens , ose t'emparer de tes nobles années !
 Sur son axe ébranlé vois bondir l'univers ,
 Et la terre , et les cieux et ces profondes mers ;
 Regarde encor , regarde , et vois ce chœur immense
 De ton siècle qui vient saluer la naissance.

Ah ! que je vive assez pour dire en vers fameux
 L'éclat de ton grand nom , et je bénis les dieux !
 Quel mortel , quel rival , si je chantais ta gloire ,
 Pourrait d'un plus beau vers m'arracher la victoire ?

J'en défierais sans crainte, en mon sublime ton,
 L'enfant de Calliope et le fils d'Apollon;
 Pan même, s'il osait me proposer la lutte,
 Pan verrait l'Arcadie applaudir à sa chute.

Apparais, jeune enfant, ouvre ton œil au jour,
 Et, de dix mois d'ennuis payant son tendre amour,
 Apprends à son sourire à connaître ta mère :
 Celui qui n'a pas vu ce sourire prospère,
 Est à jamais indigne, en son sort odieux,
 Du lit de la déesse et du banquet des dieux.

1827.

L'ABÎME.

Vois-tu là-bas, au flanc du mont,
 Fleuri comme un vase de fête,
 Cet abîme large, profond,
 Où l'œil intimidé s'arrête
 Sans pouvoir en trouver le fond?

Jamais l'orfraie,
 Le milan qui s'effraie,
 Jamais l'aigle n'essaie
 A franchir sa largeur;

Seules , la trombe ,
 Et la foudre qui tombe ,
 De cette affreuse tombe
 Ont mesuré la profondeur.

Impatient cratère
 Qui n'attend qu'un tonnerre
 Pour flamboyer d'éclairs ;
 Brûlant dédale
 Dont la spirale ,
 Tortueuse , inégale ,
 Mène droit aux enfers...
 Tu le vois... et ton ame
 A frissonné d'horreur.
 Ah ! quelle serait donc ta peur
 Si tu voyais un cœur de femme ?

MÉTAMORPHOSE.

Un jour , le dieu qu'on encense à Délos ,
 Banni du ciel , vient prendre la houlette.
 Pour égayer sa mortelle retraite ,
 Soudain sa flûte anima les échos.
 A ses accens de l'yeuse animée
 L'antique front mollement se berçait ;

Et, sans terreur, la panthère charmée
Du fond des bois jusqu'à lui s'avançait.

Dans son exil Phœbus était heureux.
Ami des arts, pouvait-il ne pas l'être?...
L'amour jaloux troubla sa paix champêtre :
Daphné pour plaire avait de si beaux yeux !
Phœbus l'aima ; mais à ses feux rebelle ,
La nymphe échappe , et le dieu suit ses pas ;
Près de l'atteindre... hélas ! ce n'est plus elle :
Un vert laurier s'élève entre ses bras.

Rameaux chéris, sainte palme des vers,
Vous avez vu ses regrets, ses alarmes ;
Et, pour répondre au triste bruit des larmes,
L'écho soudain oublia ses concerts.
« Elle n'est plus, et je respire encore, »
S'écriait-il, accablé de douleurs,
« Pourquoi ne puis-je, ô Daphné, que j'adore,
« Te suivre au Styx, ou te rendre à mes pleurs ? »

Lorsque le jour dans les cieux s'élevait,
Déjà le dieu pleurait sa bien-aimée ;
La sombre nuit, d'étoiles parsemée,
Souvent encore à pleurer le trouvait ;
6.

Et chaque jour , d'une branche nouvelle ,
 Prise aux rameaux que produisait Daphné ,
 Du blond Phœbus , amant tendre et fidèle ,
 Le pâle front se voyait couronné.

1826.

LE NAIN.

BALLADE.

En guerre, en guerre, tous ! advienne que pourra,
 Le nain demeure et le nain suffira.

Çà, donnez-moi mon glaive de Tolède ,
 Mon casque d'or où brille un léopard ;
 Allons, varlets, le roi Jean veut qu'on l'aide ,
 Sonnez, clairons, c'est l'instant du départ.
 Accourez tous, ô mes guerriers fidèles ;
 Venez en foule ; et, nombreux, avancez :
 La ville maure a trois rangs de fossés ,
 Deux mille archers et quatre citadelles.

En guerre, en guerre, tous ! advienne que pourra,
 Le nain demeure, et le nain suffira.

Un nain, dit Lore, un nain pour ma défense !
 -- Nain tel que moi vaut mieux que dix géans ;
 La tour est bonne, et pour vous nulle offense ,
 Aucun péril n'est à craindre céans.

• Va, don Léo, pars ; nain, je réponds d'elle.
 Ni moine à pied, ni preux sur palefroi,
 Nul n'entrera, nul, pas même le roi ;
 S'il n'est sorcier, on n'entre à tire d'aile.

En guerre, en guerre, tous ! advienne que pourra,
 Le nain demeure et le nain suffira.

Dix mois passés, et la cité rebelle
 Résiste encor ; l'époux ne revient pas. [belle,
 Dix mois !... c'est long, quand on est femme et
 Et qu'un nain seul admire vos appas ;
 Surtout, au pied du balcon, où, plaintive,
 Quand la nuit tombe, on aime à s'appuyer,
 Si vient parfois blond trouvère essayer
 Refrains d'amour, qu'on écoute, attentive.

En guerre, en guerre ! tous ! advienne que pourra,
 Le nain demeure et le nain suffira.

Il était beau le chanteur à voix tendre ;
 Avant l'hymen Lore l'avait aimé.

D'un tel amant un nain peut-il défendre?
 Pour tel amant est-il château fermé?
 Il entre donc , et dans sa folle ivresse ,
 Du faible nain se raillait en vainqueur ;
 Mais lui , tout bas , avec un rire moqueur ,
 Disait , fidèle au devoir qui le presse :

**En guerre, en guerre, tous ! advienne que pourra,
 Le nain demeure et le nain suffira.**

Au doux repas où l'amour les convie ,
 Couple joyeux , ils se vinrent asseoir.
 Ça , disaient-ils , embellissons la vie ;
 Elle est si courte , — et peut finir ce soir ,
 Reprit le nain en emplissant le verre
 Où s'abreuyaient leurs lèvres tour à tour.
 — Une heure après , au clocher de la tour
 Sonhait le glas de Lore et du trouvère.

**En guerre, en guerre! tous ! advienne que pourra,
 Le nain demeure et le nain suffira.**



LA FIANCÉE.

De leurs mille vaisseaux sillonnant l'Atlantique ,
Déjà la vieille Europe et la jeune Amérique
Se tendaient une main de sœurs.
Aujourd'hui , consacrant de plus intimes chaînes ,
Ces deux mondes l'un l'autre ont échangé deux reines ,
Filles de rois et d'empereurs.

O toi qu'a choisie un caprice ,
Jeune fleur qu'on destine au trône de Pedro ,
Va , pars , Napoléone , aux bords du Topago
Fille de Beauharnais , va, sois impératrice !

Pars , mais surtout sois plus heureuse un jour
Que l'enfant couronné , cette jeune Marie ,
Qui d'une mère en toi va retrouver l'amour.
Elle aussi pour un trône a quitté sa patrie ,
Elle aussi pour régner , souveraine chérie ,
Sur l'Océan voguait au milieu d'une cour ;
Elle aussi... mais pourquoi d'une funeste image
Devant tes pas attrister l'avenir ?

Accepte les beaux jours jetés sur ton passage ;
Hélas ! à ton bel âge ,

Tout est fête , plaisir ,
 Les apprêts , le départ , les adieux , le voyage ,
 Tout , jusqu'aux pleurs qu'on répand sur la plage
 Au moment de partir !

Oui , souris à ton tort , aimable fiancée ,
 Il est si beau !... demande à tes royales sœurs ;
 Jamais un plus doux rêve , étonnant leur pensée ,
 Se vint-il à leurs yeux parer de tant d'honneurs ?

Pars donc , ô toi qu'à choisie un caprice ,
 Noble fleur qu'on transporte aux bords du Topago ;
 Va , pars , Napoléone , au trône de Pedro ,
 Filleule d'empereur , va , sois impératrice !

Livre ton ame au plaisir , à l'espoir :
 Ils sont courts les instans que le bonheur nous donne ;
 Profites-en. Tel front qui , beau de la couronne ,
 Au matin resplendit , peut s'éclipser le soir.
 Tu le sais toi : née au bruit des batailles ,
 Quand la France à Wilna reculait en vainqueur ,
 C'est en pleurant d'illustres funérailles
 Qu'à tes jeunes regards apparut le malheur !
 Amis , parens , ton aïeule et ton père ,
 Autour de toi que d'objets moissonnés ,

Et que d'ex-potentats promenant par la terre
Leurs fronts découronnés !

Songes-y... Joséphine, il suffit qu'on la nomme
Pour entendre éclater l'éloge aux mille voix,
Joséphine a payé, dans un banquet de rois
De s'être assise, épouse du grand homme,
Sur tant de trônes à la fois.

Et beau-fils d'empereur et prince héréditaire,
De cent pontifes-rois vice-roi rejeté,
A ton père expirant, de tant de royauté
Que reste-t-il ? un laurier militaire.

Plus déplorable encor celui qui de son nom
Sous les flots du baptême a sacré ta personne,
Ce favori du sort qui trop tôt l'abandonne,
Ce soldat qui, poudreux, a de son éperon
Heurté de tant de rois les palais et le trône,
Le géant des combats, le grand Napoléon,
Là-bas, au bout du monde, est tombé sans couronne!
Quelle leçon !... épouse d'empereur,
Fille de roi, gardes-en la mémoire !
Ou plutôt sur la plage abjurant notre histoire,
Laisse au vieux continent les regrets, la douleur,

Et vers un nouveau monde emporte un nouveau
 Profite des beaux jours jetés sur ton passage, [cœur;
 Livre ton ame aux plaisirs, à l'espoir,
 Préside en souriant aux apprêts du voyage :
 Il fait beau ce matin, n'attends donc pas le soir.

Pars donc, ô toi qu'a choisie un caprice ,
 Noble fleur qu'on transporte aux bords du Topago ,
 Va , pars , Napoléone , au trône de Pedro ,
 Filleule d'empereur , va , sois impératrice.

LE PAPILLON.

Errante fleur , que d'autres fleurs
 Bercent tour à tour sur leurs tiges ,
 Bouquet vivant, dont les mille couleurs
 Brillent dans l'air où tu voltiges;
 Papillon , emblème d'amour,
 Comme lui, dans ta course aimante,
 Sans changer mille fois d'amante,
 Ne peux-tu vivre un jour?



ROSE ET PAPILLON.

« Suave objet de ma tendresse,
» Reine des bois, charmante fleur,
» Au feu brûlant de ma caresse
» Rose, livre ton jeune cœur ;
» Cède-moi ; mon ame charmée
» S'enchaîne à tes attraits,
» Et mon aile enflammée
» Sur ta feuille embaumée
» Se fixe pour jamais ! »

Avec adresse
Papillon insistait,
Avec ivresse
Rose écoutait,
Et puis avec vitesse
Papillon la quittait,
Et Rose en sa détresse
Mille fois répétait :

» Eh quoi ! pour prix de ma défaite,
» L'ingrat me fuit au même instant !

- » Déjà vers une autre conquête
- » Il porte son vol inconstant.
- » Malheur à sa faiblesse !
- » Elle aura même sort :
- » Un peu d'amour, un peu d'ivresse,
- » Et puis la mort ! »

Sun sa tige fanée
 Rose vivait encoor le soir ;
 L'ingrat près de l'infortunée
 Passait... mais sans la voir.

- » Arrête, lui dit-elle, approche ; -
- » Je vais mourir :
- » Tu n'entendras aucun reproche,
- » Je sais souffrir.
- » Mais du moins cède à mon envie,
- » Réponds sans crainte en ce fatal instant :
- » Quand seras-tu toujours epstant ?
- » — Quand tu seras toujours jolie. »

Pour fixer les amours,
 Vous qui n'êtes que belles,
 Craignez les infidèles :
 L'esprit seul plaît toujours.

INSOMNIE.

O toi qu'en vain j'appelle,
Sommeil, n'as-tu plus de pavots?
Loin de moi quel dieu de son aile
Écarte le repos?
Feu renaissant, longue insomnie,
Esprit vainement combattu,
Qui que tu sois, ange, sylphe ou génie,
Parle, que me veux-tu?

Eh quoi! mon luth résonne!....
Quels doigts l'ont ébranlé?
Comme aux rameaux un vent léger frissonne,
A travers ses fils d'or que ma main abandonne,
Une voix a parlé!

Je te comprends, voix murmurante,
Reste plaintif de mes derniers concerts.
Il faut reprendre et mon luth et mes airs;
Oui, le démon qui me tourmente,
C'est le démon des vers.

Chantons..... Mais quel pâle délire !
 Ma main s'épuise en vains efforts ,
 Et je ne trouve sur ma lyre
 Qu'un son lugubre et sans accords ,
 Triste comme l'air qui soupire
 Dans le cyprès des morts.

Où prendre, hélas ! des hymnes d'allégresse ?
 Fortune, amour, bonheur, jeunesse ,
 Comme un pâle bouquet en un seul jour flétri ,
 N'ont offert à mes yeux qu'une vaine promesse.
 Seules devant mes pas les ronces ont fleuri ;
 Pas un plaisir n'égaya mon passage ;
 Et si parfois , fatigué du voyage ,
 Sur le bord de la route un moment je m'assieds ,
 Je vois derrière moi les débris du naufrage ,
 Comme un tronc foudroyé , debout sur le rivage ,
 Contemple après l'orage
 Ses rameaux sur la plage
 Répandus à ses pieds.

Et toi , fugitive couronne ,
 Dont la gloire un matin para mon jeune front ,
 Sur ce front brin à brin chaque jour te moissonne
 Et livre au temps la place d'un affront.

Seule, une fleur rebelle
 Aux feux du jour résiste encor,
 Mais le soir vient, et le bout de son aile
 Entraînera dans son essor
 Ce brin d'herbe coloré d'or
 Qu'on nomme en vain du vain nom d'immortelle.

Immortelle!.. quel mot! et que l'homme a d'orgueil!
 Vainement sur un point sa vie est mesurée,
 Vainement dans la nuit sa nacelle égarée
 Retombe à chaque flot sur un nouvel écueil;
 Un pied déjà dans le cercueil
 Il rêve la durée!

Tout passe et rien ne durera,
 Parce que tout est périssable;
 Rien ne dure et tout passera,
 Parce que rien, rien n'est durable,
 Rien... hors ce rien qui seul est tout:
 Ce tout, rien pour les yeux, et ce rien, tout pour l'ame,
 Qui remue à son gré le néant et la flamme,
 Qui seul n'est nulle part et qui seul est partout.

O toi, que mon intelligence
 Cherche, pressent, devine et ne peut définir,

Être, principe, fin, ressort, toute-puissance,
 Sous quel nom te bénir ?
 En traits resplendissans aux regards de la terre,
 Sur la face du jour tu graves ta beauté ;
 Sur le front de la nuit, en plus doux caractère,
 Tes bienfaits, ton amour, ta grâce et ta bonté ;
 Ta voix nous parle aux accens du tonnerre ;
 L'étoile réfléchit ton regard lumineux...
 Ton nom seul est-H un mystère
 Trop grand, trop infini pour nos profanes yeux ?
 Qu'importe après tout que j'ignore
 Sous quel saint nom doit t'implorer ma voix,
 Jehova, Jupiter, Allah, Dieu, Roi des rois,
 Pourvu que je t'adore ?

LA VOILA !

Léger chapeau de paille,
 Simples rubans lilas,
 Et fin corsage, et souple taille
 Qui se balance à chaque pas ;
 Doigts caressans, main rondelette,
 Captive d'un petit gant noir ;

Pied furtif, chaussure coquette,
 Que robe courte laisse voir;
 Front charmant, brune chevelure,
 Anneaux au gracieux contour,
 Air vif, agaçante figure,
 Un maintien qui marque l'amour;
 Oeil bleu, fin regard qui se joue
 Sous un long rideau de cils bruns,
 Une rose sur chaque joue,
 Pour haleine mille parfums;
 Fraîche bouche où perles d'ivoire
 Brillent à travers un souris,
 Gaité, grâce, esprit qui font croire
 A tous les charmes des heures..

Léger chapeau de paille,
 Et frais rubans lilas,
 Et fin corsage, et souple taille
 Qui se balance à chaque pas,
 C'est elle,
 Mon Estelle,
 Elle est là.
 La voilà!



A M^{lle} J. D.

Quelle es-tu , toi dont la voix tendre
 Trouve si bien un chemin vers les cœurs ?
 Où cette voix fa-t-elle prendre
 Ses accords enchanteurs ?
 Quelle muse , quel doux génie ,
 Pour enivrer nos sens ,
 De tant de mélodie
 A doué tes accens ?

Ah ! si j'en crois cette grâce timide ,
 Cette candeur empreinte en ta douce beauté ,
 Ton ame est ton seul guide.
 Oui , c'est là , c'est dans sa bonté ,
 Que ta voix suave , rapide ,
 Trouve sa pureté ;
 Et ton ame est elle-même
 Un soupir mélodieux ,
 Échappé du sein des dieux ,
 Ou le souffle harmonieux
 D'un cygne à l'heure suprême ,
 Quand , l'œil tourné vers les cieux ,

A la compagne qu'il aime
Il soupire ses adieux.

Traitant la Fable en vieux grimoire ,
Jusqu'ici des récits pompeux
Dont les anciens ont paré leur histoire
Ma raison refusait de croire
L'impossible , le merveilleux.

Non , me disais-je en mon délire ,
La musique n'a pas un si puissant empire :
Rassemblant mille rocs épars ,
De Thèbes le son d'une lyre
N'a point élevé les remparts ;
Aux accens de sa voix sonore
Phœbus n'a point vu dans les airs ,
Et le chêne , et l'yeuse , et le vieux sycomore ,
Au doux rythme des vers
Incliner leurs feuillages verts ;
Non , l'époux d'Euridice ,
Par quelques vains accords ,
N'a pas , au gré de son caprice ,
Désarmé le juge des morts ;
Non , la Fable n'est qu'une fable ;
Ses miracles fameux révoltent le bon sens ;

Je disais... mais depuis, grâce à tes doux accens,
 J'ai vu ce que pouvait une voix adorable,
 Et, vaincu par tes chants,
 Je crois tout véritable.

A LA NUIT.

Le jour expire au vaste sein de l'onde;
 Viens, douce nuit, viens régner à ton tour,
 Jette-nous tes pavots et dissipe le monde
 Des fatigues du jour.

Par le repos tu consoles l'esclave :
 Heureux, il dort et ne sent plus ses fers.
 Hélas ! demain viendra, demain, pour voir l'en-
 Les yeux seront ouverts. [travé,

Demain paraît, et le dieu de la guerre
 Le fer en main sème au loin le trépas ;
 Tu descends... il s'arrête, il soupire, et Cythère
 Voit de plus doux combats.

Et si parfois troublant ton doux passage,
 L'onde et le feu roulent du haut des airs,

Le jour au sein des flots a puisé ce nuage ,
Sa foudre et ses éclairs.

Salut ! ô toi , dont la course ramène
L'oubli des maux , le bienfaisant sommeil ,
Oui , de ton char obscur je préfère l'ébène
A tout l'or du soleil.

L'ENVIE.

Une rose entr'ouverte aux baisers de zéphyre ,
Excitait des passans l'éloge et les souhaits.
Un serpent l'aperçoit , accourt et la déchire.
— Que t'ai-je fait , méchant , pour me détruire ?
— Tu plais !

1827.



RÉVERIE.

J'aime le soir. Du jour la flamme étincelante
Aux verts côteaux jette un regard d'adieux ;
Et sur l'aile des nuits une paix consolante
Tombe du haut des cieux.

Tout se tait ; le silence embrasse la nature ;
L'oiseau sommeille aux forêts d'alentour....
Seul le bruit cadencé du ruisseau qui murmure
Semble une voix d'amour.

Alors au pied d'un chêne , assis près de cette onde ,
Libre et pensif , souvent j'aime à venir ,
Du poids de mille soins , dont m'accable le monde ,
Un moment m'affranchir.

Déjà la nuit m'entoure ; à l'ombre confondue ,
La terre dort et s'efface à mes yeux ;
Mais je lève la tête , et ma rapide vue
S'élance au front des cieux.

Muet , l'œil attaché sur le feu des étoiles ,
Quelques instans je rêve sans penser...

L'ame cède à la chair , et la nuit de ses voiles
 Semble aussi l'embrasser.

Quel air pur , embaumé!.. Je m'éveille... tout *changel*
 Mon cœur s'épure à ce vent amoureux...
 Douce haleine du soir , de la bouche d'un ange
 Es-tu le souffle heureux ?

Mais du ciel une plainte a traversé la voûte!...
 A ce bruit saint tout mon être a frémi !
 Oh ! de toi , qui n'es plus , c'est un soupir sans doute
 Poussé vers ton ami.

Tu m'appelles en vain , j'appartiens à la vie.
 Ton court destin fut , hélas ! de mourir ,
 Et moi , lis recourbé sur ma tige flétrie ,
 Mon sort est de souffrir !

Mais viens me consoler , cède au vœu qui m'enflam-
 Sors du tombeau , reviens t'unir à moi ; [me ,
 A mon ame , où tu vis , viens rallumer ton ame :
 Morte , réveille-toi !

Eh bien ! parle : une fois affranchi de la terre ,
 De l'univers connaît-on les ressorts ?

Et Dieu, pour les vivans inviaible mystère ,
Se fait-il voir aux morts ?

Pourquoi ? dans quelle fin nous a-t-il donné l'être ?
Dis, est-ce un legs de vengeance ou d'amour ?
L'homme dans le cercueil s'éteint-il pour renaître,
Ou meurt-il sans retour ?

Ah ! je n'en puis douter , cette vivante flamme ,
Où la matière chauffe ses réseaux ,
Cette essence , ce feu , ce prodige... mon âme
Doit survivre à mes os !

Le trépas... le néant n'est point son héritage.
Elle pressent un plus noble attribut !
La chair n'est qu'une épreuve, et la terre un passage,
Le ciel... voilà le but.

Tu ris de mon orgueil ! Eh bien ! romps le silence ,
Laisse à mes yeux la mort se dévoiler ,
Éclaire enfin mon cœur.—D'un secret trop immense
Crains-tu de m'accabler ?

Oh ! parle... à ma raison que le vrai jour s'annonce ,
Brise à jamais l'erreur qui m'éblouit !

Je t'écoute, réponds.—Dans l'ombre, pour réponse,
L'ombre s'évanouit.....

1827.

LE BAISER.

Quand sur ta blanche main , que je presse en délire,
Tremblante, ose ma bouche en secret se placer ,
Ma main par toi se sent bientôt presser ,
Mais mon pardon se lit dans ton sourire.

Mais si je cède au transport le plus doux ,
Si je recherche une plus tendre ivresse ,
Soudain ta lèvre évite ma caresse ,
Et tes beaux yeux expriment le courroux.

Pourquoi , ma Lise , ô toi seule que j'aime ,
Me refuser , me ravir le bonheur ?
Ne sais-tu pas que pour mon pauvre cœur
Ton doux baiser est le plaisir suprême ?



SOMMEIL DE VÉNUS *.

Dans le sein d'une grotte , où le raisin vermeil
Se suspend aux rochers à travers le feuillage ,
Cypris , cédant un jour au charme de l'ombrage ,
Savourait doucement la coupe du sommeil ;
Et sur un lit formé de mille fleurs nouvelles
Confiait au gazon ses beautés immortelles.
De l'ancre qu'il tapisse , ornement gracieux ,
Le pampre , où le zéphyr en se jouant murmure ,
Balance à ce doux bruit ses trésors savoureux.
Que Vénus endormie est belle sans parure !
La chaleur l'oppressait , et les voiles soudain
Laissent à découvert les contours d'un beau sein ,
Où la vigne aussitôt de sa feuille tremblante
Réfléchit doucement l'image caressante.

Près d'elle , on voit errer les Plaisirs et les Jeux ,
Fidèles compagnons de ses divines traces ;

* Ce morceau est traduit du poète latin Claudien. Un peintre habile du siècle de Louis XIV en a tiré un tableau charmant , dont ces vers présentent l'exacte description.

Et sous un chêne altier le doux trio des Grâces
 Repose entrelacé de ses bras amoureux.
 Dispersés, où chacun fut guidé par l'ombrage,
 Mille petits amours dorment sous le bocage;
 Aux myrtes balancés leurs arcs sont détendus;
 On voit brûler encor leurs flambeaux suspendus.
 D'autres, en folâtrant, sous la forêt profonde,
 Répandent à l'envi leur troupe vagabonde.
 L'un ravit au pommier ses beaux fruits chargés d'or;
 Celui-là, tout joyeux, à la fauvette absente
 Dérobe sans pitié ses petits nus encor;
 Cet autre, plus hardi, va, d'une aile inconitante,
 Jusqu'au sommet des pins promener son essor,
 Ou se berce au roulis d'une branche ondoyante.
 Tandis qu'un autre essaim veille autour des bosquets,
 En écarte avec soin la curieuse Orcade,
 Le rustique Sylvain qui préside aux forêts,
 Et la nymphe des champs et l'humide Naiade;
 Et chasse à coup de traits le Satyre enflammé,
 Dont l'œil étincelant d'une sauvage ivresse,
 De loin cherche à percer le réduit embaumé,
 Où la main du Sommeil a caché la Déesse.

1826.



L'ORAGE.

Courez, volez, ô rapides nuages,
 Venez encor, venez, ô nuages lointains,
 Et du pôle de l'Ourse et des cieux africains,
 Venez, courez, assemblez-vous, orages!
 Comme aux transports d'un bachique repas,
 Les buveurs heurtent leurs verres,
 L'un contre l'autre allumez vos tonnerres,
 Fanfares de vos grands combats!

Que c'est beau la tempête!
 Quel bruit majestueux!
 C'est comme un ori de fête
 Pour un cœur malheureux.
 Ce deuil de la nature,
 Ces craquements affreux,
 Cette grêle qui jure
 Sur les toits anguleux,
 Ces ombres que la flamme
 Festonne en traits de feux;
 Quels accens pour mon ame,
 Quels tableaux pour mes yeux!

Courez, courez, ô rapides nuages,
 Venez encor, venez, ô nuages lointains;
 Venez, courez, assemblez-vous, orages,
 Et des pôles de l'Ourse et des cieux africains.

Sur ses ailes de fer quand la tourmente arrive,

Que l'abeille rentre craintive

A son toit protecteur;

Qu'un faible roitelet blotti sous la feuillée,

Couvre de son aile mouillée

Sa tête et sa frayeur;

Épouvanté, qu'un pâtre fuie

Et se signe et s'appuie

Contre un chêne au bord du chemin;

Que filles, femmes réunies

Disent les litanies

Près d'un cierge et le buis en main;

Moi, sans peur, je contemple

Ces fêtes qui, belles d'horreur,

Ont un monde pour temple,

L'effroi pour spectateur.

Accourez donc, ô rapides nuages,

Venez encor, venez, ô nuages lointains,

Et du pôle de l'Ourse et des cieux africains,

Venez, courez, assemblez-vous, orages!

CHAGRIN D'AMOUR.

Je t'aimais pour la vie ,
 Je t'aimais , toi qui m'as trompé ,
 Je t'aimais , toi qui m'as frappé
 D'une atteinte inouïe !
 Quoi ! si parjure avec des yeux si doux ,
 Quoi ! si cruelle avec un air si tendre !
 En ruisseaux flamboyans tout prêt à se répandre ,
 L'Etna par le tonnerre annonce son courroux ;
 Mais toi , perfide autant que belle ,
 Tu frappes en riant , et ta bouche cruelle
 D'un rire vient encore applaudir à tes coups.
 Oh ! que bientôt l'infidélité rompe
 Ces nœuds formés sur un autel menteur !
 Crois-moi , l'amant pour qui l'on trompe ,
 Ne tarde pas à devenir trompeur.
 Quelle pitié veux-tu donc qui te touche
 Pour toi , pour toi qui m'as trahi ,
 Pour toi , dont la coupable bouche
 A ton premier serment donna le démenti ?
 Je pouvais te croire fidèle ,
 Moi , moi , tes premières amours ,

A moi du moins ta voix de tourterelle
 Pour la première fois jura d'aimer toujours.

Mais il sait, lui, que tes yeux trompent,
 Mais il sait que ta foi n'est qu'un roseau cassant,
 Pareil à ces degrés qui rompent
 Sous les pieds du passant.

C'est là ma vengeance, et j'y compte;
 Moi, j'ai pleuré d'amour, tu pleureras de honte;
 Tu pleureras, mais en vain, mais trop tard,
 Et tes pleurs inutiles,
 Comme la pluie aux champs stériles,
 N'obtiendront pas même un regard.
 Il fuira cet amant que ton cœur me préfère,
 Il fuira, dédaigneux comme un soldat vainqueur,
 Il fuira, ne laissant de sa flamme éphémère
 Qu'un souvenir enfoncé dans ton cœur.

1829.



RÉSIGNATION.

Je serai malheureux... vous l'avez dit, cruelle !
Eh bien ! j'ose affronter cet horrible avenir.
Il m'est plus doux encor de vous trouver rebelle
Que de voir cent beautés à mes vœux obéir :
Quand on souffre par vous il est doux de souffrir !
Oui, de pleurs, de regrets, j'empoisonne ma vie,
Je le sais. J'entrevois, hélas ! à quel péril
A quels chagrins me livre ma folie...
Mais près de vous l'amour raisonne-t-il ?
Quel cœur fut jamais assez brave
Pour vous voir et rester muet ?
Vous contempler et devenir esclave,
De votre abord voilà l'effet.

Pour moi, depuis long-temps soumis à votre empire,
J'ai nourri loin de vous des soupirs assidus...
Mais pourquoi l'avouer ? pourquoi vous l'oser dire ?
Taisons des aveux superflus ;
Je peindrais en vain mon martyre :
Au véritable amour votre cœur ne croit plus.
Je serai malheureux !!... je le savais d'avance ;

Sous votre empire à regret j'ai plié.
 J'ai voulu résister : inutile prudence !
 Un invincible charme à vos pas m'a lié ;
 Je suis à vous... à vous pour toute l'existence.
 Je serai malheureux... mais si votre indulgence
 Parfois me donne un regard de pitié,
 Si mon amour sans espérance
 Peut vous sembler digne au moins d'amitié,
 Ah ! par un siècle de souffrance
 Un tel sort serait mal payé !

IMPROMPTU.

*À Mademoiselle V****

A te fêter chacun ici s'apprête ;
 Mille cadeaux vont t'étonner.
 Mais, Élisabeth, moi, pour ta fête,
 Je n'ai que des souhaits et des fleurs à donner.
 Ah ! si du moins de Mercure en partage
 J'avais le rapide équipage,
 Du Pinde à tes pieds accourant,

Je t'offrirais un plus digne présent ;
 Et de cette même immortelle
 Qui brille au front de la Contat nouvelle,
 En toi j'ornerais le talent.

1828.

A LA MÊME.

On te compare à la rose d'amour ;
 Mais il faut bien que tu sois plus jolie ,
 Puisque Zéphyr ne l'aime qu'un seul jour ,
 Et que tes yeux font aimer pour la vie.

1828.

A LA MÊME.

A certain bracelet magique
 Cypris empruntait sa beauté ;
 Mais un jour , son fils irrité ,
 Vola cette parure unique.
 Aussitôt des Attrails vainqueurs
 S'éloigna la troupe infidèle :

De l'esprit dans ses yeux disparut l'étincelle,
Et son sourire, hélas ! n'enchaîna plus les cœurs.

Mais toi, bien plus heureuse qu'elle,
En perdant ce trésor par les arts enfanté,
Tu n'as pas comme l'immortelle
Perdu l'esprit et la beauté.

LA MORT DU BARDE.

Il n'est plus temps, ton œil humide
Me reconnaissant à demi,
Cherche en vain sur mon front livide
L'espoir de sauver ton ami.

C'en est fait, je quitte la vie !
Mais, ô toi qui m'as pu trahir,
Cruelle, en te voyant, j'oublie
Que c'est toi qui me fais mourir.

Voilà le fruit de ton absence :
Tu voulais éteindre nos feux ;
Eh bien, jouis de ta vengeance,
Le trépas va combler tes vœux.

Mais du moins , quand un peu de terre
Recouvrira mon triste cœur ,
Quelquefois , sur mon humble pierre ,
Viendras-tu jeter une fleur ?...

Non , vivant en me sacrifie ,
Mort , demain mon nom s'oublira ,
Et sous l'herbe inculte et flétrie
Ma tombe un jour disparaîtra.

Que dis-je ? hélas ! d'un vain reproche
Ici pourquoi t'importuner ?
Oublions tout... la mort approche ,
Et la mort doit tout pardonner.

Par grâce , à cette heure suprême
Où ta main va clore mes yeux ,
Cède au désir d'un cœur qui t'aima ,
Accorde-moi tes doux adieux.

Malgré ma pâleur effrayante ,
Dans tes bras laisse-moi mourir ,
Et qu'un baiser de mon amante
Recueille mon dernier soupir.

PRIÈRE.

Ah ! laisse à l'amant qui t'adore
Cette main que j'aime à saisir ;
Viens... pour être discret encore ,
Près de toi j'ai trop de plaisir.

Sylphide , aimable enchanteresse ,
Doux trésor échappé des cieux ,
Toi dont une seule caresse
M'a révélé le sort des dieux !

Bannis une vaine crainte ;
Cède à mes vœux , cède à ton cœur.
Au prix d'un seul instant de crainte
Achète un siècle de bonheur !

FRAGMENT.

Ah ! quel spectacle alors venait ravir notre ame !
Quel tableau !... Le soleil, comme un géant de flamme,
Du haut de l'horizon versant un nouveau jour ,
Montait, étincelant de rubis et d'amour ;

La terre, vaste fleur de mille autres parée,
 Joyeuse, déroulait sa robe diaprée, [geant,
 Où les pleurs de la nuit, comme un prisme chan-
 Brillaient, paillettes d'or sur un tapis d'argent.
 Et le coq matineux éveillait la vallée;
 Et l'oiseau voyageur reprenait sa volée;
 Et, la musette en main, traversant le hameau,
 Le pâtre vigilant assemblait le troupeau.
 Tout s'agitait, les prés, et l'être et la matière,
 Tout prenait une voix pour chanter la lumière;
 Et nous, joignant notre ame au chœur universel,
 Une seconde fois nous fêtions l'Éternel.

ÉPITAPHE

DES MARTYRS DE SEPTEMBRE.

Qui dort sous ce tombeau, couvert par la victoire
 Des nobles attributs de l'immortalité?
 De simples citoyens dont un mot dit l'histoire :
 Morts pour la liberté!!!

PENSÉES DIVERSES.

L'amour est un mal contagieux qui souvent se guérit chez l'un dès qu'il se communique à l'autre.

L'homme aime toujours parce qu'il aime ; la femme souvent aime parce qu'elle est aimée.

J'aimerais mieux que ma femme fût méchante que perfide : le malheur est préférable au ridicule.

Qu'est-ce que l'homme ? Tous les animaux dans un seul.

La richesse donne beaucoup d'amis,
Le mérite donne beaucoup d'ennemis.
Pourquoi ?

Quelle est la plus sotte chose du monde ? — La prérogative de la naissance.

Comment les hommes peuvent-ils oublier qu'ils sont égaux, quand tous les soirs le sommeil, cette mort de chaque jour, vient les remettre de niveau ?

L'ennui est-il le désir ou la satiété ?

Les femmes plaisent sans aimer ; un homme aime rarement sans plaire.

L'amour chez les femmes est une affaire ; chez les hommes, un passe-temps.

L'amour est un désir dont la facilité fait un caprice et la résistance une passion.

Le cœur des vrais amis est comme ces sources souterraines, qu'un tremblement de terre fait jaillir ; c'est dans les événements qu'il se montre.

J'aimerais mieux être injurié que calomnié : on a raison d'une mauvaise tête, mais jamais d'une mauvaise langue.

En ménage on s'aime plus qu'on ne le dit ; en amour on s'aime moins qu'on ne le pense.

L'amour passionné est une maladie aiguë qui emporte ou quitte le malade.

FIN.

Je joins aux études de Jenneval quelques chansons de son frère Lamarche qui fut son maître en poésie, et s'est fait connaître dans le monde littéraire par une imitation du *Marchand de Venise* de Shakespear. On verra combien le cœur, l'esprit, les opinions de mes fils se ressemblent, sans que jamais ils s'imitent l'un l'autre, sans qu'ils cessent jamais de conserver la pleine indépendance de leurs idées.

CHANSONS.

LE CORDON SANITAIRE.

(ATTRIBUÉE A BÉRANGER.)

AIR : *J'ai pris goût à la république.*

Un Espagnol du haut de sa frontière,
Où nos soldats le tenaient arrêté,
Leur demanda d'une voix mâle et fière :
Qu'avez-vous fait de votre liberté ?
Nos vieux guerriers lui parlent de leur gloire,
Mais l'Espagnol leur dit : parlez plus bas ;
Soldats français , il n'est qu'une victoire,
C'est d'être libre , et vous ne l'êtes pas !

Près de nos feux le Castillan s'avance,
Et malgré l'ordre on le laisse approcher.
Alors il dit : eh ! qu'ont fait pour la France
Tous vos succès qu'elle paye si cher ?

Que vous sert-il de fatiguer l'histoire
 A répéter vos marches, vos combats ?
 Soldats français, il n'est qu'une victoire,
 C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas !

Un roi, couvert d'une gothique rouille
 Insolemment vient vous tyranniser,
 Et vous tremblez sous un sceptre en quenouille
 Qu'un faible enfant suffirait à briser !
 A vos exploits je refuse de croire
 Puisque la peur enchaîne ainsi vos bras !
 Soldats français, il n'est qu'une victoire,
 C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas !

Au mot de peur, nos soldats en furie
 Allaient répondre avec un plomb mortel ;
 Mais l'Espagnol sans s'émouvoir leur crie :
 Ce n'est pas moi qui dois regir l'autel.
 Si l'honneur veut un sang expiatoire,
 A vos tyrans envoyez le trépas.
 Soldats français, il n'est qu'une victoire,
 C'est d'être libre, et vous ne l'êtes pas !

Comme le vent chasse un léger nuage,
 De nos guerriers le courroux a passé

Et tous ensemble adressent ce langage
 A l'Espagnol qu'ils tiennent embrassé :
 La liberté repassera la Loire,
 Nous la suivrons, jeunes et vieux soldats ;
 Chacun de nous jure par la victoire
 De vivre libre ou de ne vivre pas.

Soudain pour faire un drapeau tricolore
 Un colonel donne un manteau d'azur,
 Un grenadier sur les lys qu'il abhorre
 Ouvre sa veine et répand un sang pur.
 Comme un fanal du haut d'un promontoire
 Le drapeau saint brille sur nos climats ;
 Et tout Français jure par la victoire,
 De vivre libre ou de ne vivre pas.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS XVIII.

AIR : Tout le long de la rivière.

Or, venez apprendre de moi
 Ce que c'était que le feu roi.

Ce prince brave autant que juste
 Était vraiment l'Hercule en buste ,
 Mais pour tout le reste c'était
 Un vrai monsieur Jean Pain-mollet.
 Voilà pourquoi sa femme fut muette ,
 Voilà pourquoi l'Europe le regrette ,
 Pourquoi l'Europe le regrette !

Chacun sait qu'il aima Balbi
 A la façon de biribi.
 C'était un grand brûleur de cierges ,
 Mais qui respectait fort les vierges ;
 Du moins sa maîtresse l'a dit
 Et son épée en répondit.
 Flasque en amour, ferme à la côtelette ,
 Voilà pourquoi l'Europe le regrette ,
 Pourquoi l'Europe le regrette !

Enfin pour attraper l'amour ,
 Il s'avisa d'un malin tour.
 Au sein de sa dame surprise
 Gaillardement il mit sa prise ,
 Puis renifla la volupté
 Sans offenser la chasteté.
 Prince moral, il n'avait point de brette ,

**Voilà pourquoi l'Europe le regrette ,
Pourquoi l'Europe le regrette !**

**C'était le roi des beaux esprits ,
J'en veux pour preuve ses écrits .
On quittait Chimène et Rodrigue ,
Pour l'entendre parler de Gigue ;
Mais c'est surtout dans les crachats
Qu'il eut des élans délicats .
Du barbarisme il avait la recette ,
Voilà pourquoi l'Europe le regrette ,
Pourquoi l'Europe le regrette !**

**Un caporal faiseur de rois
Dirigea vingt ans nos exploits .
Mais , rapporté par les cosaques ,
Avec ses guêtres et ses claques ,
Louis nous traitant de bènets
Dit : c'est moi qui vous gouvernais .
Dès ce moment la farce fut complète ,
Voilà pourquoi l'Europe le regrette ,
Pourquoi l'Europe le regrette !**

**Si l'Espagne n'a pas un sou ,
Ma foi ! ce n'est pas le Pérou .**

Va, mon petit neveu que j'aime,
 Dit Louis dix-huit à d'Angoulême,
 Porte-leur de l'or, mon enfant,
 Et tu reviendras triomphant !
 D'une victoire il savait faire emplette,
 Voilà pourquoi l'Europe le regrette !
 Pourquoi l'Europe le regrette !

Ne régnaient plus, trônant toujours,
 Quand il fit son dernier discours,
 A chaque point de sa harangue,
 Il laissait pendre un peu sa langue,
 Et son éloquence coulait
 Sur sa culotte et son gilet.
 Ce grand monarque était à la bavette,
 Voilà pourquoi l'Europe le regrette,
 Pourquoi l'Europe le regrette !

J'ai régné quatorze cents ans,
 Sur vous et vos petits enfans :
 Il faut que cela dure encore,
 Car au fait la France m'adore :
 Sur les rentes votez ma loi ;

**Tout ira bien, vive le roi !...
 Puis il mourut en augmentant la dette,
 Voilà pourquoi l'Europe le regrette,
 Pourquoi l'Europe le regrette !**

, LE TEMPS.

AIR :

**Au jour naissant sur les Alpes glacées,
 Dont les sommets semblent parler aux cieux,
 Je méditais, triste et silencieux,
 Sur l'Italie et ses grandeurs passées.
 Un Dieu paraît ! je m'incline et j'entends
 Ces mots remplis d'une sainte harmonie :
 Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
 Peuples, chantez les victoires du temps.**

**C'était le temps, ce défaiseur de gloires,
 Et je lui dis, de courroux transporté :
 Toi qui brisas l'antique liberté,
 Va, destructeur, j'abhorrer tes victoires.**

— Oui, destructeur ! c'est mon nom, j'y prétends,
Répond le Dieu, planant sur l'Ausonie :
Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
Peuples, chantez les victoires du Temps.

Oui, j'ai détruit ce fier sénat du Tibre
Qui, sous sa gloire et ses fausses vertus,
Courbait au loin cent peuples abattus,
Et seul debout, seul voulait rester libre.
Le privilège et ses droits insultans
Ont perdu Rome en dépit du génie :
Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
Peuples, chantez les victoires du Temps.

Oui, j'ai brisé les armes féodales
Qui des seigneurs gardaient l'autorité,
Et d'un mousquet par le peuple inventé
L'égalité jaillit avec les balles.
Et Gutenberg forgea des traits parlans,
Et la pensée eut son artillerie :
Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
Peuples, chantez les victoires du Temps.

Oui, ce géant qui meurt captif sur l'onde,
Il est tombé, non sous la main des rois,

Il est tombé foudroyé par ma voix ,
 Qui proclamait la liberté du monde.
 Moi seul, vainqueur, de ses fers éclatans
 J'ai détaché l'Europe rajeunie :
 Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
 Peuples, chantez les victoires du Temps.

Toujours vainqueur, me voilà : l'heure sonne,
 Et des vieillards m'affrontent dans mon cours ;
 Et pour me vaincre appellent au secours
 De vieux abus que ma faux remoissonne !
 Eh bien, venez, débiles combattans ;
 Moi, je m'avance, et la lutte est finie !
 Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
 Peuples, chantez les victoires du Temps.

Et le Dieu part... de sa faux triomphante
 Je vois briller, j'entends sonner les coups,
 Il marche, il marche et sème devant nous
 Mille trésors que l'avenir enfante...
 O venez donc, suivons à pas constans
 Des jours meilleurs la carrière infinie
 Mourez, erreurs, préjugés, tyrannie,
 Peuples, chantez les victoires du Temps.

SIMPLE AMOUR.

Air : De ma Céline amant modeste.

Tout simplement du fond de l'ame
Ursule et Gustave s'aimaient ;
Point de grands mots d'ardeur , de flamme ,
Tout simplement ils se charmaient.
Pour tout refrain leur voix module
D'aimer toujours le doux serment.
Simple amour est un peu crédule ,
Voilà ce qu'il a de charmant.

Gustave était fils d'une veuve
Qui du temps savait le pouvoir ,
Elle ordonna donc pour épreuve ,
Que l'on fût un an sans se voir.
— Sur l'absence en vain l'on calcule ,
Rien , dit-il , ne change un amant. »
Simple amour est un peu crédule ,
Voilà ce qu'il a de charmant !

Pour obéir à sa famille ,
Gustave part triste et pleurant ,

Pleurante aussi la tendre fille,
 Lui dit un adieu déchirant.
 Elle en mourra la pauvre Ursule !
 Pensait Gustave tristement.
 Simple amour est un peu crédule,
 Voilà ce qu'il a de charmant !

Rien ne mourut que leur simplesse :
 On se revit au bout de l'an ;
 Le jeune homme avait pris maîtresse,
 Ursule allait être maman.
 La plainte eût été ridicule,
 Tous deux répétèrent gaiement :
 Simple amour est un peu crédule,
 Voilà ce qu'il a de charmant !

LA GRÈCE DÉLIVRÉE.

Au Colonel Fabvier.

AIR : *Honneur aux enfans de la France !*

Victorieuse, aux rois ligüés contre elle,
 La jeune France avait donné la paix,

Et les lauriers de la moisson nouvelle
 Couvraient au loin quelques sombres forfaits.
 Consul, prends garde ! à tes pieds est un piège ,
 Une couronne, un sceptre à ramasser.

L'ingrat ! je le vois se baisser....

Liberté , que Dieu te protège !

L'égalité, mère de la victoire,
 Tombe, en suivant l'aigle au vol triomphal ;
 Des préjugés redorés par la gloire
 Un peuple entier redevient le vassal.
 Empereur-Roi , les rois vous font cortège ,
 Ils vous suivront — jusqu'au premier revers ;

Le reste est su de l'univers....

Liberté, que Dieu te protège !

L'espoir un jour brille encor sur l'Europe :
 Un cri , parti de l'Espagne , a volé
 Par le Piémont aux charops de Parthénopé :
 De liberté l'Espagne avait parlé.
 Au monachisme impie et sacrilège ,
 L'Espagne osait redemander ses droits :

On la renchaîne au nom des rois ,

Liberté, que Dieu te protège !

Adieu, Fabvier, sur un autre rivage
Porte tes Dieux, comme fit le Troyen ;
Aux Grecs mourans pour sortir d'esclavage
Porte en exemple un soldat-citoyen.
Ils sont ingrats, faux, barbares, que sais-je ?
Et tous les cœurs pour leur cause ont battu.
Les Grecs meurent, c'est leur vertu.
Liberté, que Dieu te protège !

Les rois sont sourds, aux peuples Eynard crie :
Chrétiens, donnez ; c'est contre le croissant,
Donnez aux Grecs, pour sauver leur patrie,
Donnez du fer, ils fourniront le sang.
Notre Fabvier d'Athènes qu'on assiège,
Peut sortir seul, il reste pour mourir.
Donnez de quoi le secourir.
Liberté, que Dieu te protège !

La voix du peuple enfin est obéie.
Plus d'esclavage ! il va partout finir :
De Navarin l'héroïque incendie
D'un jour profond éclaire l'avenir.
Plus d'esclavage et plus de privilège !
Des jours mauvais nous verrons le dernier.
Honneur aux Grecs ! gloire à Fabvier !
Liberté, que Dieu te protège !

A Béranger.

ENVOI.

Au philosophe qui m'amuse
En faisant rêver ma gaité ;
Au cœur généreux dont la muse ,
Ne flatta que l'adversité ;
A celui qui n'eut que des larmes
Pour les succès de l'étranger ;
Au consolateur de nos armes ,
Au grand poète , à Béranger.

CONSEILS A BÉRANGER.

AIR : Entendez-vous le son de la musette ?

Vite en prison pour tes chansons nouvelles ,
Ou c'en est fait de la charte et des lois ,
Impertinent qui , du haut de tes ailes ,
Parles au peuple , et redis ses exploits.

Chanter le peuple ! ah ! bon Dieu ! qu'il travaille
 Sous un bât triple et qu'il faut bien charger.
 Trop aisément la gloire s'encanaille,
 Change de note, ou tais-toi, Béranger !

Hélas, dis-tu, la France rappetisse !
 C'est malhonnête à dire en face aux gens,
 Nous baisserons, vers le tombeau tout glisse ;
 Aux radoteurs soyons donc indulgens.
 Quel mal au fait que la vieillesse dise :
 Le monde est vieux, il ne doit plus bouger ?
 Passez, la bonne, et que Dieu vous conduise !
 Change de note, ou tais-toi, Béranger !

Des mirmidons qui trottaient sous les tables,
 Montés dessus, nous disent : voyez-vous,
 Nous sommes grands, forts, vaillans, redoutables,
 Là preuve en est que le pape est pour nous...
 Puis sur le nez un cardinal leur donne,
 Riant des lois où l'on croit le ranger.
 Chapeau romain, c'est plus qu'une couronne,
 Change de note, ou tais-toi, Béranger !

Que diable aussi, vas-tu parler de gloire ?
 Pour le moment ce sont raisins trop verts ;

Ce jeune czar qui rate la victoire ,
 D'allusions accusera tes vers.
 D'ailleurs, ami, ton faiseur de merveilles ,
 A perdu tout en bravant le danger...
 Le Nicolas sauve au moins ses oreilles ,
 Change de note, ou tais-toi, Béranger!

Allons, mon cher, abdique ton génie,
 Depuis quinze ans c'est un genre tombé;
 Deviens flatteur, fais quelque villenie,
 Tout passera comme un paquet plombé,
 Plus de prison, de pain sec, ni d'eau claire,
 Une bassesse, et tout peut s'arranger;
 Tu n'y perdras que l'amour populaire.
 Change de note, ou tais-toi, Béranger!

PIERRE.

Ain : A l'âge heureux de quatorze ans.

Pierre, après dix ans de combats,
 Sans plaisir revit sa chaumière,
 Et sans joie, il prête son bras
 Aux nobles travaux de la terre.

L'espoir seul calme son chagrin,
 Il dit en regardant ses armes :
 Va ! c'est peut-être pour demain ;
 Pauvre soldat, sèche, tes larmes.

Un vieux soldat à cheveux blancs,
 Dit à Pierre les yeux humides :
 Pour faire place à des Chouans,
 Ils m'ont chassé des *invalides* !
 Pierre dit : partage mon pain
 Jusqu'au jour de prendre les armes.
 Va, c'est peut-être pour demain...
 Pauvre soldat, sèche tes larmes !

Demain !.. Pierre, ce fol espoir
 Te berce depuis quinze années ;
 Tu mourras avant que de voir
 Changer nos tristes destinées...
 Mais qu'entends-je?... ce bruit lointain
 Appelle-t-il la France aux armes?...
 Va, c'est peut-être pour demain...
 Pauvre soldat, sèche tes larmes !

Je vois Lise sur la hauteur,
 De nos hameaux c'est la plus belle ;

Comme elle accourt avec ardeur,
 Chère enfant, que m'apporte-t-elle?..
 — Quoi ! n'entends-tu pas le tocsin ?
 Tiens , mon frère, voilà tes armes :
 Va, c'est peut-être pour demain...
 Pauvre soldat , sèche tes larmes !

•
 Mon cousin Paul a tout quitté
 Pour te suivre dans ta carrière ;
 Il doit servir la liberté
 Puisqu'il veut devenir ton frère.
 Oui , Paul , je te donne ma main
 Pour prix de ton premier fait d'armes.
 Va , c'est peut-être pour demain...
 Pauvre soldat, sèche tes larmes !

Adieu , ma mère, adieu, ma sœur,
 Dit Pierre d'une voix émue ;
 Je jure, si je suis vainqueur,
 De revenir à ma charrue.
 Adieu donc !... priez le destin
 Qu'il fasse triompher nos armes...
 Va, c'est peut-être pour demain,
 Pauvre soldat , sèche tes larmes !

LE DRAPEAU TRICOLORÉ.

AIR : du Vieux drapeau, de Béranger.

(OU MUSIQUE DE M^{me} MOREAU-SAINTI.)

28 JUILLET 1830.

**Voilà le drapeau tricolore !
Au feu pur de la liberté,
C'est le phénix ressuscité.
Voyez ! sur nous il plane encore !
Son aspect seul , peuple nouveau ,
De tes pères te dit l'histoire.
Brillant de sa jeune victoire ,
Oh ! qu'il est beau notre drapeau !**

**Un jour il tomba sous le nombre
Sanglant, non pas mort, non vaincu ,
Et dans nos cœurs il a vécu ,
Refaisant ses ailes à l'ombre.**

Le revoilà , plus fort , plus beau
 Qu'il ne fut au bord de la Loire !
 Brillant de sa jeune victoire ,
 Oh ! qu'il est beau notre drapeau !

30 JUILLET.

S'ils eussent triomphé , les lâches ,
 L'échafaud était prêt pour nous.
 Les voilà vaincus à genoux ,
 Et pour eux ni licteurs ni haches.
 Aux tyrans il faut un bourreau ;
 A la liberté de la gloire.
 Brillant de sa jeune victoire ,
 Oh ! qu'il est beau notre drapeau !

Mais de loin l'Europe contemple
 Trois mots de trois couleurs écrits.
 LA LIBERTÉ , JUILLET , PARIS ,
 Et l'Europe y lit son exemple.
 Rois , il est temps , à ce flambeau
 Des vieux us brûlez le grimoire...
 Brillant de sa jeune victoire ,
 Oh ! qu'il est beau notre drapeau !

(*Imprimée au Corsaire.*)

TABLE.

Notice.

page 1

CHANSONS.

Première Brabançonne.	1
Seconde Brabançonne.	3
La Mérode.	5
Hymne aux Liégeois.	7
Le Réveil du Coq.	8
Chant corse.	10
La Claymore.	11
Marton.	14
La Jambe et le Pied.	15
L'Ivresse philosophique.	18
Le Fils de l'Invalide.	20
Ordonnance.	22
La Mort.	24
Le Temps.	25
Le Poète.	27
Elvire.	29
Annette.	31
Le Grec à son coursier.	32
Consolez-vous.	34
Le Joli Baiser.	35
Le Jaloux.	36
Un Mot.	38



POÉSIES.

Le Spectre.	39
Le Jeune Malade.	47
Regrets.	52
La Mort du général Foy.	53
Abeilard à Héloïse.	55
Sainte-Hélène.	58
Pollion.	59
L'Abîme.	63
Métamorphose.	64
Le Nain.	66
La Fiancée.	69
Le Papillon.	72
Rose et Papillon.	73
Insomnie.	75
La Voilà.	78
A Mlle J. D.	80
A la Nuit.	82
L'Envie.	83
Réverie.	84
Le Baiser.	87
Sommeil de Vénus.	88
L'orage.	90
Chagrin d'Amour.	92
Résignation.	94
Impromptu.	95
A Mlle V.	96
A la Mère.	<i>Ibid.</i>
La mort du Barde.	97

Prière.	99
Fragment.	<i>Ibid.</i>
Építaphe des Martyrs de septembre.	100
PENSÉES DIVERSES.	101

CHANSONS DE M. LAMARCHE.

Le Cordon Sanitaire.	105
Oraison funèbre de Louis XVIII.	108
Le Temps.	112
Simple Amour.	115
La Grâce délivrée.	116
Conseils à Béranger.	119
Pierre.	121
Le Drapeau Tricolore.	126



Les origines de la « Brabançonne »

A propos de la mort de notre confrère M. Louis Jorez, le critique musical des *Nouvelles du Jour*, nous rappelions hier que c'était dans la maison de ses parents, les libraires de la rue au Beurre, que Jenneval avait fait imprimer les premiers exemplaires de la *Brabançonne*.

Un vieux Bruxellois nous a raconté à ce propos des choses bien curieuses sur les origines de ce chant national. Le récit de notre ami est, du reste, reproduit dans le livre publié il y a quelques années par le capitaine Vanderzypen sur « le corps des chasseurs Chasteler ». Il y a donc de sérieuses raisons pour le croire exact.

Or, il en résulte que la *Brabançonne* aurait été, dans sa première version, un chant d'éloges pour la dynastie des Nassau. Ce n'est pas une plaisanterie. Des rassemblements armés s'étaient formés à Bruxelles vers la fin du mois d'août; la garde bourgeoise (la garde civique d'alors) avait été convoquée pour défendre le palais du Roi et escorter le prince d'Orange à travers les rues de la ville.

Jenneval, qui faisait partie de cette milice bourgeoise, avait, dans une soirée au corps de garde, composé un chant en l'honneur de ses camarades, dont le patriotisme avait protégé le palais des rois et le prince héritier du trône.

Cela se chantait sur « l'air des Lanciers polonais ». Le 12 septembre, Jenneval chanta pour la première fois son œuvre sur la scène de la Monnaie.

En voici le premier couplet :

Aux cris de mort et de pillage,
Des méchants s'étaient rassemblés ;
Mais notre énergique courage
Loin de nous les a refoulés.
Maintenant, purs de cette fange,
Qui flétrissait notre cité,
Amis, il faut greffer l'orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Le troisième couplet s'adressait directement au roi de Hollande. Il était ainsi conçu :

Et toi qui dans ton peuple espère,
Nassau, consacre enfin nos droits ;
Des Belges en restant le père,
Tu seras l'exemple des rois.
Abjure un ministère étrange,
Rejette un nom trop détesté,
Et tu verras mûrir l'orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Le nom trop détesté, c'était celui du ministre Van Maenen. On demandait sa destitution, mais le vœu du barde populaire n'allait pas plus loin.

Seulement, les événements se succédaient ; Nassau, qui semblait ne pas tenir énormément à être « l'exemple des rois », se refusait à renvoyer Van Maenen. Un couplet nouveau fut ajouté quelques jours après. C'était le dernier. Une première nuance de menace y perçait.

Jenneval chantait ainsi :

Mais, malheur, si de l'arbitraire
Protégeant les affreux projets,
Sur nous du canon sanguinaire
Tu venais lancer les boulets !
Alors tout est fini, tout change,
Plus de pacte, plus de traité,
Et tu verras tomber l'orange
De l'arbre de la Liberté.

Et tous les soirs, Lafeuillade ou Jenneval chantaient la *Brabançonne* sur la scène de la Monnaie, en introduisant au fur et à mesure dans le texte des modifications successives d'après la marche des événements, jusqu'au soir où, la révolution ayant éclaté pour de vrai, Jenneval, avec les souvenirs de ces modifications différentes, improvisa le joli gâchis qui a constitué pendant tant d'années le premier couplet de l'hymne patriotique.

Après ce que nous venons de raconter, on comprend comment et pourquoi on est arrivé à grouper ensemble les étonnantes phrases que voici :

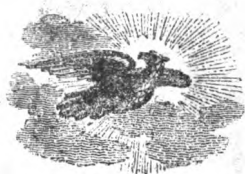
Qui l'aurait cru ? de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain sanguinaire
Un prince a lancé les boulets.
Tout est fini, pour nous, Belges, tout change,
Avec Nassau plus d'indigne traité.
La mitraille a brisé l'orange.
Sur l'arbre de la Liberté.

Après la soirée où ce couplet fut chanté pour la première fois sur la scène de la Monnaie, pendant une représentation de la *Muette de Portici*, les patriotes présents au spectacle se réunirent au café de l'*Aigle*, rue de la Fourche. Là, Jenneval mit sur le papier son improvisation, que le père Jorez porta immédiatement à son imprimerie.

Et voilà comment la *Brabançonne* se fit.



1568/9147



Liberté.



